

LE 18^E DU MOIS

ALIMENTATION LES INVENDUS CASSENT LES PRIX

■ QUAND LA DATE LIMITE
FAIT BAISSER LA NOTE ► P. 2

■ DES APPLIS ANTI-GASPI
POUR FAIRE SES COURSES ► P. 3

■ UN BONUS POUR AIDER
LES ASSOCIATIONS ► P. 3

Photos Dominique Dugay - Thierry Nectoux



■ **CABARET**

PLEIN « FARD » SUR MADAME ARTHUR ► P. 15



■ **L'arrivée
de la marche des
sans-papiers**
► P. 10



**HISTOIRE
QUAND
LE JAZZ
ÉTAIT LÀ**
► P. 18



Couvre-feu
Petites épiceries
et restaurants
en détresse ► P. 8

■ **URBANISME**
APRÈS LE
PLU, LE BEAU
TEMPS? ► P. 6

■ **AIDE À DOMICILE**
HIP HIP HIP
HOURLIA! ► P. 4



D1 Bel JO 32713

Invendus alimentaires L'ANTI-GASPI À PETITS PRIX

Dans le contexte de crise économique née de la Covid et après la Journée mondiale contre le gaspillage alimentaire, **Le 18e du mois** fait le tour des initiatives qui permettent de récupérer à prix cassés des produits auparavant promis à la benne. Consommateurs et associations de l'arrondissement disposent de réseaux, de magasins et d'applications internet qui vendent des denrées proches de la date de péremption, encore parfaitement consommables.

UN SPÉCIALISTE DU DÉSTOCKAGE À LA CHAPELLE

Un nouveau commerce propose à petit prix des produits en voie de péremption mais encore consommables. De quoi aider les consommateurs à maîtriser leur budget alimentaire.

Sil les innovations numériques ont le vent en poupe pour réduire le gaspillage alimentaire, la pratique n'en est pas moins beaucoup plus ancienne de presque quarante ans. En effet, ainsi que l'explique Abdelilah Bhi « le déstockage alimentaire existe depuis les années 1980 avec l'apparition de la date limite de consommation (DLC) pour les produits frais et de la date limite d'utilisation optimale (DLUO) pour les produits secs ». L'instauration de ces indications a donné naissance à une filière de grossistes spécialisés dans la vente de ces produits qui, pour différentes raisons, sont cédés par les industriels à des prix cassés.

Monsieur Bhi sait de quoi il parle : depuis juillet il a ouvert, à l'angle de la rue Jean Robert et de la rue Ordener, le magasin Ab. Distribution qui ne désemplit pas. « J'ai grandi dans ce petit milieu qui demande beaucoup d'expérience et de connaissances en logistique, j'ai déjà une boutique à Argenteuil et ce n'est pas par hasard que j'avais repéré cet endroit dans le 18e, je me suis dit qu'il y avait une opportunité », explique-t-il.

Le magasin propose essentiellement des produits secs comme des gâteaux, des friandises, des biscuits apéritifs salés, des produits d'entretien ou de la farine. On trouve également quelques laitages, du fromage (des pâtes pressées comme des artisanaux)

ainsi que des fruits et légumes frais. Dans un décor sans fioritures et des prix défiant toute concurrence.

Le principe est simple, les produits frais sont à quelques jours de leur date d'expiration, les produits secs sont soumis à une date de durabilité minimale (DDM). La DDM a remplacé la date limite d'utilisation optimale et n'est qu'indicative, puisqu'elle concerne des produits qui peuvent se conserver très longtemps sans risque aucun. Le magasin s'approvisionne auprès de grossistes européens et on trouve des produits espagnols, turcs ou italiens peu connus en France. Les marques connues chez nous sont aussi présentes. « Il y a plusieurs raisons pour

Un précurseur, le marché de Barbès

Les habitants du 18e qui fréquentent le dessous du métro aérien les mercredis et samedis le savent bien : le marché découvert de Barbès fait depuis longtemps du déstockage. En effet, à l'instar du marché d'Aligre dans le 11e, beaucoup de fruits et légumes vendus sur le marché sont à la limite de la péremption. Au marché Barbès, les prix sont très abordables et plus on achète, moins on paye. En revanche, il faut souvent se hâter de cuisiner le jour même les victuailles, au risque de les voir flétrir dans les jours qui suivent et cette fois, d'être vraiment obligé de les jeter.

Ab. Distribution est surtout spécialisé dans les produits secs.

que les fabricants s'en séparent : nouveaux produits qui ne marchent pas, produits dont l'emballage a été renouvelé et qui ne cadrent plus avec la politique marketing de la marque, produits n'atteignant pas les critères qualité comme ce chocolat aux noisettes avec la mention "taux de noisettes non conforme" mais parfaitement consommable », énumère ainsi monsieur Bhi.

Une affluence qui ne se dément pas

De tels prix attirent les familles et les personnes qui sont obligées de

maîtriser leur budget alimentation. « J'ai perdu mon emploi avec la Covid et depuis je fais très attention à ce que j'achète », explique ainsi Kahina, rencontrée à la sortie du magasin. « J'aime beaucoup la pâtisserie et je viens chercher ici du chocolat ou de la farine ; l'autre jour j'ai pris des noix décortiquées – même si j'avais des doutes – et elles étaient excellentes. » Mais Kahina vient ici aussi par prise de conscience du problème du gaspillage et ajoute : « Avant, je jetais souvent des produits juste après le dépassement de la date de péremption, aujourd'hui je fais plus attention, je donne et je ne jette presque plus. »

La boutique semble promise à un bel avenir dans les produits secs. Car le déstockage de produits frais soumis à DLC existe aussi, comme "La petite affaire" au marché d'Aligre dans le 11e, pour l'instant absente du 18e. En effet, comme le rappelle Monsieur Bhi « le frais et le sec sont deux métiers différents et le frais est encore plus exigeant en termes de logistique ». ●

STÉPHANE BARDINET

Ab. Distribution, 9 rue Ordener, métro Marx Dormoy, 07 71 12 36 84

APPLIS POUR CONSOMMATEURS EXIGEANTS

Les nouvelles technologies au service de la lutte contre le gaspillage alimentaire.



Elles s'appellent Optimiam, Zéro gâchis, Too good to go ou encore Phenix. Toutes sont des applications pour ordiphones qui mettent en relation des commerçants et des grandes

surfaces avec les habitants proches, pour récupérer à prix cassés des produits encore consommables mais qui ne satisfont pas aux critères de fraîcheur ou de présentation optimale attendus. Pour les particuliers, elles proposent peu ou prou la même chose. Après téléchargement et inscription, vous entrez votre adresse et accédez à toute une série d'offres de commerçants près de chez vous qui vendent à prix réduits des paniers surprises de viennoiseries, de légumes, des offres de grandes sur-

L'ÉQUIVALENT DE 30 REPAS DONNÉS PAR SEMAINE

Le centre d'hébergement Cœur de femmes, rue Pajol reçoit depuis deux ans des invendus alimentaires par l'intermédiaire de la société Phenix. Dans ce lieu d'accueil pour femmes seules en situation de précarité, qui abrite 40 pensionnaires (dont quelques couples), les repas du midi et du soir sont préparés par les résidentes. Les invendus représentent une manne

intéressante pour l'institution mais qui a demandé certaines adaptations. « Après des commandes plus importantes, nous ne passons maintenant plus qu'une commande par semaine, explique Angélique Bérengé, cheffe de service. En effet, nous n'avons pas de capacité de stockage et le système ne permet pas de déterminer les quantités reçues, ni de choisir les

produits, nous avons donc plein de restes que nous devons jeter au final. » Les dons sont principalement constitués de produits frais : jambon, poulet, salades, sandwichs sous vide, parfois du fromage et aussi des produits secs comme des gâteaux ou du café. « Ils ne peuvent constituer un repas à eux seuls, mais on estime qu'à la semaine cela constitue l'équivalent

de 30 repas », précise Angélique Bérengé. « Nous menons un travail sur la qualité de l'alimentation et sommes donc vigilants sur les produits gras et sucrés. Cependant les produits que nous recevons vont souvent égayer le repas et aussi, en les distribuant personnellement aux résidents, donner un contrepoint individuel à la vie en collectif qui peut parfois être pesante. » S.B.

faces, voire de restaurants. Vous commandez et réglez en ligne et il ne vous reste plus qu'à aller retirer les produits aux heures imparties. Plusieurs options sont possibles par type de produits ou par préférence (végétarien, bio, halal...).

Solidarité avec les associations

Parmi les applis, Phenix se démarque, en s'inscrivant dans la mouvance de l'économie sociale et solidaire. En sus de son service pour les particuliers, l'entreprise, fondée en 2014, récupère des stocks d'invendus. Ceux-ci sont donnés aux associations. Grossistes et magasins fournisseurs se mettent ainsi en conformité avec l'interdiction de jeter et bénéficient en plus d'allègements fiscaux en donnant aux associations. Au passage, ils versent une commission à Phenix. « Les grandes surfaces de plus de 400 m² ont l'obligation depuis la loi Garot de 2016 de proposer une convention de don avec les associations pour leur proposer leurs invendus. Nous avons donc mis en place une plateforme qui met en relation grossistes et grandes surfaces avec près de 1 500 associations reconnues d'intérêt général de toutes tailles et autres publics divers à travers la France », explique Clément Carreau, responsable de la communication chez Phenix. Ainsi dans le 18e, parmi les associations utilisatrices on trouve les Restos du cœur, le Secours populaire, le Sleep In (Centre de soins d'accompagnement et de prévention en addictologie, CSAPA du groupe SOS), le centre d'hébergement et de réinsertion sociale Cœur de femmes (CHRS/CHU, groupe Aurore), la Maison Relais du 18e et la Case sociale des Outre-mer.

« L'intérêt pour tous les acteurs est d'obtenir des produits de qualité et aux quantités adéquates, tout en répondant aux obligations légales en matière de traçabilité. Nous gérons les commandes, le transport, le stockage et la distribution, notre métier est avant tout une activité de logistique. Aujourd'hui ce sont 120 000 repas qui sont quotidiennement distribués sur le territoire. » S.B.

Jean-Claude N'Diaye

AIDE À DOMICILE : DE L'ATTENTION AU QUOTIDIEN

Afin de pouvoir continuer à vivre à leur domicile, de nombreuses personnes âgées ont recours à une auxiliaire de vie. Reportage sur les pas d'Houria, avec Anne-Marie, Jacqueline et Jeannine.

On sort rincé d'une demi-journée à suivre Houria, auxiliaire de vie chez LogiVita*, une jeune entreprise qui emploie une quinzaine d'aides à domicile dans le 18^e. Et pas seulement parce que ce vendredi-là, la pluie fait des claquettes... La tournée de cette femme d'une quarantaine d'années est une leçon de professionnalisme et d'humanité.

A 9h, on a d'abord rendez-vous rue des Cloys chez Anne-Marie. Cette dame de 76 ans vit depuis toute petite avec une scoliose sévère. Cela ne l'a pas empêchée de travailler comme secrétaire médicale. Mais, en 2017, la tuile : Anne-Marie tombe lourdement sur le dos. Et tout change pour elle. « Avant, raconte-t-elle, je me débrouillais toute seule. Je prenais le bus. » Mais ça, c'était avant. « L'hôpital où j'ai fait ma rééducation, m'a fait un dossier et j'ai été reconnue GIR 3** ». Ce qui permet à Anne-Marie de bénéficier d'une heure trente d'auxiliaire de vie par jour, avec un supplément d'une heure trente, un après-midi par semaine. L'occasion de sortir, quand le temps le permet. Anne-Marie n'a pas renoncé à descendre dans la rue et à passer au café du coin. Pour les courses, Houria s'en charge, en surveillant de près la nourriture du frigo pour déceler les aliments périmés.

Une réponse aussi à la solitude

La vie d'Anne-Marie est rythmée par les visites des professionnels. Le ma-

tin, avant Houria, une aide-soignante vient lui faire sa toilette et l'aider à s'habiller. Cela dure de quinze à vingt minutes, pas plus. Tout est minuté. Puis, l'aide ménagère qui passe deux fois par semaine, ensuite, la kiné. Et sans oublier, tous les jours, le livreur de repas de la ville... Houria, elle, est cette personne-pivot qui rend possible la vie quotidienne. C'est elle qui passe le plus de temps avec Anne-Marie. Car cette dame souffre aussi – outre ses problèmes de dos – de solitude. « J'aime beaucoup parler, confie-t-elle. Je me sens seule l'après-midi. Souvent Houria me remonte le moral. »

L'auxiliaire de vie raconte aussi en aparté comment elle a poussé Anne-Marie à renouer avec son frère qu'elle voit désormais plus souvent. La pro-

fessionnelle peut ainsi jouer un rôle de facilitateur des liens familiaux, distendus, éloignés. La solitude des personnes âgées (ayant un ou deux contacts par semaine), que le confinement a mise en lumière, concerne dans notre pays plus d'un million de personnes.

Quittant le domicile d'Anne-Marie, il faut maintenant se rendre, sans trainer, chez Jacqueline, à quelques minutes à pieds de là. La dame vit en fauteuil. Quatre heures d'aide quotidienne lui ont été octroyées. Cette ancienne professeure de lettres âgée de 75 ans essaie d'être la plus autonome possible. Elle dispose d'un scooter électrique qui lui permet de continuer à visiter certains lieux culturels. Enfin, permettait : avec la

Covid-19, tout est plus compliqué. Et pour assister à un spectacle le soir, il faudrait qu'au retour quelqu'un l'aide à grimper dans l'ascenseur. Pas si facile... Pour autant, Jacqueline n'a pas renoncé à une vie sociale. Des amis, son fils, des petits-fils viennent la voir. « Et je voyage autour de ma chambre », dit-elle joliment.

Donner le repas, couper les cheveux, faire les courses

La matinée d'Houria se poursuit dans un logement social rue Emile Blémont. Des trois patientes rencontrées ce matin, Jeannine est la plus âgée (87 ans) et la plus handicapée. Elle ne quitte plus son lit depuis sept ans. Elle aimerait bien sortir. « J'aimerais retourner voir les magasins. Et prendre



Houria, aide à domicile, apporte son attention à des personnes âgées vivant une perte d'autonomie.

un petit café dehors. » Il suffirait que Paris Habitat fasse quelques aménagements pour rendre son logement accessible à un fauteuil roulant (une lettre a été envoyée à Anne Hidalgo, restée sans réponse).

L'auxiliaire de vie passe deux heures avec Jeannine le midi et une heure le soir, notamment pour lui donner ses repas. Elle fait aussi bien d'autres choses : lui couper les cheveux, envoyer des photos à sa famille éloignée... Ancienne couturière (« je travaillais parfois 60 heures par semaine », raconte-t-elle), Jeannine se sent un peu seule. Sa fille n'est pas à Paris, ses amis sont décédés... Sa situation aurait pu justifier une entrée en Ehpad. « Mais ne m'en parlez pas », réagit-elle vivement.

C'est chez elle que Jeannine veut finir sa vie. Houria sourit dans son coin. Elle est contente d'avoir amené un peu de vie à Jeannine coincée dans son lit. Un journaliste et un photographe pour elle seule, vous pensez... Ce métier, cela fait simplement quelques années qu'Houria l'exerce. Avant, elle a été comptable et ingénieure en marketing. Et puis, elle s'est occupée jusqu'à la fin de son père. Du matin au soir, elle se démène pour amener un peu de joie à des quotidiens qui en manquent. Quand elle est tombée malade mi-mars, elle a pensé à toutes ces personnes accompagnées. Elle était alors remplacée par d'autres auxiliaires... des inconnues derrière leur masque.

Le soir, quand elle rentre chez elle, Houria s'endort parfois sans avoir le courage de se faire à manger. Trop fatiguée. Et pour quel salaire ? « En septembre, j'ai gagné 1 500 €, grâce aux heures supplémentaires », note-t-elle. Voudrait-elle changer de métier ? Quand on a vu comment elle prenait soin d'Anne-Marie, de Jacqueline et de Jeanine, on n'a pas osé lui poser la question... ● NOËL BOUTTIER

* La directrice de ce service d'aide à domicile, Dafna Mouchnik, est également l'auteure de deux ouvrages : *Derrière vos portes, coulisses d'un service à domicile* (éd. Michalon) et *Première ligne, journal d'un service d'aide à domicile pendant le confinement* (éd. Fauve).

** Pour savoir si une personne âgée a le droit de bénéficier de l'allocation personnalisée d'autonomie (APA), le département établit, grâce à un document technique, son niveau de perte d'autonomie qui va du GIR 6 (très grande autonomie) au GIR 1 (très faible autonomie).

COMPARUTION IMMÉDIATE

“600 cartouches de cigarettes, c'est un manque à gagner fiscal de 60 000 €”

Ahmad* et Afar* comparaissent devant la 23^e chambre du tribunal judiciaire de Paris pour contrebande de cigarettes.

Mais mon billet, monsieur le juge ? Je devais repartir hier à 15h », se lamente Ahmad. Cet Afghan installé à Londres est dans le box, avec Afar, son beau-frère réfugié en France. A l'issue d'une patiente surveillance policière – plus de deux semaines entre place de La Chapelle et un box rue Marx Dormoy –, ils sont poursuivis pour détention de contrefaçon et importation en contrebande de tabac. Encore une journée où le juge est à fleur de peau. La session a commencé avec une heure trente de retard : le dispositif de sécurité imposé par le procès Charlie a paralysé le dépôt où attendent les prévenus puis il a été impossible de dénicher

un interprète... « Avez-vous déposé une demande d'asile ? » Afar ne comprend pas. Le juge s'agace. L'avocate tente de prendre la parole. « Asseyez-vous, Maître, ce n'est pas à vous ; dans mon tribunal c'est moi qui décide », s'empare le président. Il poursuit : « Avez-vous déposé une demande de séjour ? Mais enfin c'est un élément fondamental ! » L'avocate empêchée agite un feuillet depuis son banc. Le juge tonne encore plus fort. Jusqu'à ce que la procureure lui signale la présence au dossier d'une carte de séjour. « Ah bon, alors vous avez fui l'Afghanistan mais vos enfants ont pu y rester ? Bref, vous êtes venu pour l'accompagnement social. » Hésitation gênée. Afar confirme timidement que c'est sa vie à lui qui était en danger. Pour les faits : 596 cartouches de cigarettes ont été saisies dans le box voisin de celui qu'il louait « parce qu'il voulait s'installer comme commerçant sur un marché à Aubervilliers »,

ainsi que huit dans le coffre de sa voiture. Deux personnes ont reconnu travailler pour Afar à la vente des tiges litigieuses. Lui dit avoir vendu quelques cartouches, durant seulement une semaine. « Et pourquoi tous ces allers-retours en Belgique ? » interroge la procureure. « C'est là-bas que vous vous approvisionnez ? » « Je vais juste visiter de la famille. » « Et les 1000 € retrouvés sur vous ? » « Empruntés pour envoyer à ma mère qui est hospitalisée au pays. » Le président du

tribunal lève les yeux au plafond. « C'est d'une banalité cette réponse, pour les personnes d'origine étrangère. » La procureure lit des extraits d'un article du Parisien pour poser le contexte et l'ambiance du quartier La Chapelle depuis que les vendeurs de tabac y sévissent. « Monsieur contribue au trouble à l'ordre public, conclut-elle. Il ne roule pas sur l'or, mais 600 cartouches, c'est un manque à gagner fiscal de 60 000 €. Autant d'argent pas entré dans les caisses de l'Etat et qui aurait pu payer des RSA. » Elle reconnaît le « rôle secondaire » d'Ahmad, qui n'a été vu que conduisant la voiture le jour des faits. Mais pour Afar, ce sera sept mois fermes, avec mandat de dépôt puis trois ans d'interdiction du 18^e arrondissement. Ahmad est libre de traverser le Channel... et de se racheter un billet. SANDRA MIGNOT



* Les prénoms ont été modifiés.

AGENDA

Attention : les événements ci-dessous sont indiqués sous réserve de modification ou annulation en fonction des mesures sanitaires qui pourraient survenir face à la Covid-19.

Conseil d'arrondissement

Le mardi 3 et le lundi 30 novembre en mairie et, au moins pour le 3, le conseil se tiendra de 18 h à 20 h 15, soit une durée très limitée par rapport à l'habitude.

MERCREDI 4 NOVEMBRE

Révolution

Reprise du cycle de conférences. Premier thème : « Des ouvriers en révolution » avec l'historien François Jarrige et le romancier Omar Benlaala. Séance animée par Fabrice Bensimon, président de la Société de la révolution de 1848. En mairie de 18 h 30 à 20 h 15.

DU MERCREDI 4 NOVEMBRE AU DIMANCHE 6 DÉCEMBRE À Chapelle-Charbon

Plus d'un mois d'animations culturelles et sportives dans le nouveau parc, le mercredi et le week-end. Balades à poney, sports de glisse et sports collectifs...

SAMEDI 7 ET 21 NOVEMBRE

Semis

Deux ateliers enfants pour découvrir comment semer dans une boîte à œufs le 7, dans du papier journal le 21. À partir de 4 ans, de 14 h 30 à 15 h 30 à la Recyclerie, 83 boulevard Ornano.

DIMANCHE 8 NOVEMBRE

Kids book club

Le club de lecture pour les 6-10 ans est de retour à 18 h à La Régulière, 43 rue Myrha. D'autres événements sur le site de la librairie qui fête ses 4 ans.

DU LUNDI 9 AU VENDREDI 27 NOVEMBRE

Sauver les noms

L'exposition ainsi nommée a pour objet de sortir de l'oubli les 192 tirailleurs sénégalais disparus dans le naufrage du paquebot *Afrique* le 12 janvier 1920, alors qu'ils repartaient enfin vers leurs familles après des années de guerre. Dans le grand hall de la mairie.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903

Numéro de commission paritaire 0222 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Yvan Amar, Stéphane Bardinot, Brigitte Batonnier, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Jean Citti, Elise Coupas, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Sonia Imbert, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Claire Rosenberg, Sophie Roux.

Photographies et illustrations : Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Sandra Mignot.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Sophie Roux, secrétaire, Danielle Fournier, secrétaire adjointe Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Valentina Casciu, Cornélie Paul, Sophie Roux.

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

LE 18^E DU MOIS

76 rue Marcadet
75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

l8dumoism@gmail.com

www.l8dumoism.info

FACEBOOK / LE 18^E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

CONSULTATION CITOYENNE POUR UN PLAN D'URBANISME BIO CLIMATIQUE À PARIS?

Le prochain PLU sera participatif... Enfin, en théorie. Une conférence citoyenne a été organisée en octobre pour recueillir les propositions d'une centaine de Parisiens sur ce sujet éminemment technique. Une démarche qui soulève quelques interrogations.

Inscrire Paris sur une trajectoire de transition écologique constitue notre priorité. L'adoption d'un PLU bio-climatique constituera un levier essentiel à cette fin. Au Conseil de Paris des 23 et 24 juillet derniers, la maire annonçait en ces termes la révision du plan local d'urbanisme (PLU). Elle sollicitait également l'accord des élus sur « le lancement d'une "conférence citoyenne"... mobilisation de l'intelligence collective des Parisiennes et des Parisiens, au travers d'une démarche participative innovante ».

Destinée à « recueillir en amont les attentes des citoyens et des citoyennes, sur le sens qu'il convient de donner à la remise à plat de notre document d'urbanisme », cette conférence fait appel à une centaine de personnes « concernées par l'urbanisme parisien ». Ce panel d'habitants doit comprendre « femmes et hommes à parité, résidents et/ou usagers de la capitale, représentatifs de la diversité économique et sociale des ménages de Paris et de la métropole, telle qu'elle peut être appréhendée au travers des critères d'âge, de CSP, de domicile, de taille des familles, etc. ».

Leur recrutement a été confié à une agence de sondages, Avenir Focus, spécialisée dans le recueil des avis de consommateurs lors du lancement d'un nouveau produit. Et comme « c'est parce que votre avis compte qu'il vous rapporte », précise le site internet de l'agence, les donneurs d'avis reçoivent « un dédommagement versé sous forme d'un chèque, d'un virement bancaire ou d'un bon cadeau qui ne constitue pas une rémunération mais une indemnisation. » Pour la conférence sur le PLU, il s'élève à 80€ par jour.

Une journée de formation

L'organisation de la consultation a été, elle, confiée à un autre partenaire, Etat d'esprit Stratis. Depuis trente ans, cette agence de communication « facilite l'action publique », lit-on sur son site. En l'occurrence son rôle a été d'organiser, en lien étroit avec la Mairie de Paris, les trois journées de la conférence. La présentation des aspects techniques du PLU a été

assurée par la direction de l'urbanisme de la Ville et l'Atelier parisien d'urbanisme. Leurs représentants sont notamment intervenus lors de la première journée, dite de formation, et de la seconde pour accompagner et commenter les visites sur sites. Des spécialistes du logement comme

Paris Habitat, la fondation Abbé Pierre et un think tank spécialisé dans l'urbanisme ont aussi été conviés aux débats. Deux collaborateurs d'Etat d'esprit ont aidé les participants à formuler leurs propositions lors de la synthèse des discussions.

Des habitants volontaires

Nabil est l'un des Parisiens sollicité pour participer à cette consultation. Agé de 39 ans, Parisien de naissance, cet habitant de la Goutte d'Or, se définit comme « engagé socialement ». Il participe notamment à des actions d'entraide et de soutien professionnel. « J'ai été content d'être convié à cette consultation qui me donnait l'occasion de proposer des améliorations pour rendre la ville plus agréable.

Je vis dans un quartier où la vie quotidienne n'est pas toujours facile. J'ai constaté que certains espaces de loisir sont mal adaptés à nos besoins. Père d'une petite fille de deux ans et demi, je suis frappé par l'inadaptation des aires de jeux dédiées aux jeunes enfants, notamment avec l'évolution actuelle du climat. L'utilisation des espaces verts à Paris mériterait, me semble-t-il, d'être améliorée. Quand la température devient caniculaire, les parcs devraient rester ouverts plus longtemps comme dans d'autres capitales européennes. »

Au terme des trois réunions prévues pour le déroulement de la conférence, Nabil semble quelque peu sceptique. Il a participé au groupe de travail portant sur le sujet « Espace urbain et mobilités ». Lors de la dernière réunion, samedi 17 octobre, les quinze participants de ce groupe de-

vaient formaliser cinq propositions qu'ils estimaient devoir être prises en compte dans l'élaboration du PLU. « Nous avons eu la matinée pour finaliser, soit trois heures. C'est peu... ! D'autant que nous n'avions pas discuté ensemble auparavant. Nous avons désigné des rapporteurs pour présenter ces recommandations l'après-midi avant de voter sur l'ensemble des propositions. Elles ont toutes été adoptées. »

La prochaine étape se déroulera au Conseil de Paris, le 10 novembre prochain. Les rapporteurs désignés le 17 octobre présenteront aux élus les propositions élaborées par la conférence citoyenne. Celles-ci apparaissent si consensuelles et d'ordre général que l'on conçoit mal comment elles pourraient être refusées !

Michel, un autre habitant du 18e, ingénieur retraité, a aussi participé à la consultation citoyenne. Il a été orienté sur l'atelier « habitat/solidarité ». « Cette thématique, indique-t-il, consiste à prendre en compte les besoins considérables en matière d'habitat social. Ils concernent l'offre d'appartements peu chers et de logements aux loyers intermédiaires. A Paris, il y a dix fois plus de demandes que d'offres. Mais l'articulation entre ce besoin et le "bio climatique" ne me semble pas assez explicitée. »

Loin du PLU et du climat

La dernière journée de la conférence dédiée à l'élaboration des propositions et à leur adoption confirme les craintes de Michel. « Des suggestions retenues sont vraiment intéressantes comme l'isolation des façades à l'occasion des ravalements ainsi que celle des murs aveugles et des parties communes.



CONFÉRENCES DE CITOYENNETÉ

Depuis les vingt dernières années, les conférences de citoyenneté se multiplient. Elles procèdent du concept de « démocratie participative », apparu dans le débat public européen à la fin des années 1990. Un certain nombre d'organismes gouvernementaux, locaux et nationaux, y voient un moyen de répondre à la défiance croissante des citoyens à l'égard des institutions et de donner ainsi un surcroît de légitimité à des pouvoirs contestés.

En France, la première conférence citoyenne date de 1998. Elle portait sur « les OGM dans l'agriculture et l'alimentation ». Elle intervient peu après l'introduction de plantes génétiquement modifiées et le mouvement d'opposition des « faucheurs volontaires ». Son comité de pilotage se

compose essentiellement d'experts favorables aux plantes transgéniques, mais la consultation permet d'exposer des positions contradictoires et surtout de formuler des propositions très constructives. Nombre d'entre elles restent alors lettre morte. Suivra ensuite la seconde conférence citoyenne sur le thème « changements climatiques et citoyenneté », en 2002. De 2009 à 2013-2014, des conférences sont organisées dans le cadre de la révision des lois de bioéthique. Et à partir du milieu des années 2010, le recours à ces consultations s'accroît encore jusqu'au lancement, de janvier à mars 2019, d'un « Grand débat national ». Leur mise en œuvre soulève de multiples questions. Elles ont notamment un coût : pour le Grand débat, 12 millions d'euros. Alors que les propositions issues de ces conférences restent souvent insuffisamment prises en compte. D.G.

D'autres, dignes de considération, n'ont pas été prises en compte comme la couverture du boulevard périphérique ou la construction de logements sociaux à l'emplacement du chemin de fer de la Petite Ceinture. Et certaines propositions adoptées ne relèvent, selon moi, ni du PLU ni du "bio climatique".

La formation d'une demi-journée donnée aux participants à la convention citoyenne leur permet-elle vraiment, quelle que soit sa qualité, de s'approprier et de maîtriser les enjeux du plan d'urbanisme d'une ville comme Paris? Ou cette consultation relève-t-elle plutôt d'une opération de communication? Certains ne sont pas loin de le penser. D'autant qu'une procédure de consultation officielle existe déjà. L'enquête publique dure au moins un mois et se déroule dans des conditions bien encadrées, offrant des garanties satisfaisantes pour tous. ● DOMINIQUE GAUCHER

Le plan local d'urbanisme, un document essentiel

Le plan local d'urbanisme (PLU) indique les évolutions de la ville à l'horizon de dix à quinze ans. C'est aussi un document réglementaire: il régit l'évolution des parcelles, déterminant leur constructibilité ou leur maintien en espaces verts. Il définit la densité de l'habitat, la hauteur des bâtiments, les infrastructures de transport. C'est le document de référence pour l'instruction des permis de construire et de démolir. Le Conseil de Paris lancera la révision du PLU en décembre 2020. La procédure se déroulera jusqu'en 2023. Entre temps, une enquête publique, obligatoire, aura recueilli les observations des habitants. Sa durée est de trente jours minimum. Quinze jours avant son ouverture et au cours de son déroulement, le maire doit informer le public de l'objet de l'enquête, des noms et qualités du commissaire enquêteur et, le cas échéant, de l'avis rendu par l'autorité administrative de l'État compétente en matière d'environnement. Des locaux sont mis à la disposition pour consulter le dossier d'enquête, rencontrer le commissaire enquêteur et consigner ses observations. Le Conseil de Paris approuve le document définitif.



LA PHOTO DU MOIS

"2020, MARREZ-VOUS BIEN"
Envoyez-nous une photo en haute définition format jpeg (prise avec un appareil photo ou un smartphone équipé d'un appareil photo de bonne qualité), accompagnée de vos nom et prénom, indication du lieu précis et de la date, et d'une légende de 150 signes maximum. (redactionl8dumois@gmail.com). Insolite, amusante, romantique, ce sera votre vision du 18e tel que vous l'aimez et souhaitez le faire connaître. Nous publierons une image par mois dans notre mensuel et sur Facebook.

Coup de fourchette L'OCTOPUS, DES CRÊPES COMME EN BRETAGNE



Une crêperie de plus dans le 18e, pourquoi donc en parler? Eh bien, étonnamment, ce type de restauration à prix modérés est loin d'être aussi répandu dans notre arrondissement que les pizzerias, néo-bistrot ou encore restaurants japonais. Et la qualité des galettes de L'Octopus, installé près de la mairie (et du local du 18e du mois), vaut le détour.

Après pas moins de 24 heures de repos, la pâte, fabriquée uniquement à partir de sarrasin (pas d'inquiétude donc pour les intolérants au gluten), d'eau et de sel, est toute légère et croustille délicieusement sous la dent. Les fondamentaux étant là, la garniture n'est que du bonus. A la carte, les classiques sont au rendez-vous, de 8,5€ pour la complète à 12,5€ pour une composée crème fraîche-saumon. Mais il est possible de donner libre cours à votre imagination, en demandant par exemple une galette oignons confits-champignons-épinards (testée et approuvée!). Si vous souhaitez ajouter de la fraîcheur à votre menu, il est possible de commander quelques salades composées.

En dessert, les crêpes de froment sont, là aussi, à la hauteur de nos espérances. Moelleuses sans être dégoulinantes de beurre, comme c'est parfois le cas, elles permettent de repartir chez soi rassasié mais léger. A moins que vous ne choisissiez une traditionnelle pommes sautées-caramel ou chocolat maison-chantilly... Les tarifs d'entrée sont raisonnables, moins de 4€ pour la beurre-sucre ou celle à la confiture de figues.

Bon plan du midi, le menu à 10,5€, avec une complète, une crêpe dessert et une petite bolée de cidre ou de jus de pomme, peut se déguster sur la terrasse qui compte une dizaine de places. Dans ce nouveau quartier autour de la rue Ramey où foisonnent les restaurants un poil branchés, le rapport qualité-prix est compétitif. FLORIANNE FINET

Crêperie Octopus, 4 rue Eugène Sue, 09 53 83 12 62, métro Jules Joffrin ou Marcadet-Poissonniers, ouverte tous les jours, midi et soir (sauf les dimanches et lundis soirs).

AGENDA

MARDI 10 NOVEMBRE

Porte de La Chapelle

Réunion publique de concertation sur le projet de réaménagement à la porte de La Chapelle par visioconférence sur le facebook live de la mairie. Des rendez-vous sont prévus jusqu'au 29 novembre, toutes les informations sur idee.paris.fr

MERCREDI 11 NOVEMBRE

Mémoire

Célébration de l'armistice de 1918 et vernissage de l'exposition Sauver les noms pour l'égalité en mairie à partir de 10h.

JEUDI 12 NOVEMBRE

Ça roule?

Réunion publique pour retour d'expérience sur les modifications du plan de circulation à la Goutte d'Or qui a inversé le sens de plusieurs voies. A l'école Cavé, 11 rue Cavé à 18h.

SAMEDI 14 NOVEMBRE

Créer sa BD

La bibliothèque Jacqueline de Romilly propose un atelier BD pour les enfants, avec un intervenant de la revue Dada. Réservation conseillée (01 42 55 60 20), 16 avenue de la porte Montmartre, de 10h à 12h.

MARDI 17 NOVEMBRE

Apprenti sorcier

Concert participatif avec les étudiants des Chœur et Orchestre de la Sorbonne à l'auditorium du Centre Clignancourt 2 rue Francis de Croisset. Annoncé à 19h30 mais susceptible de changer d'horaire pour cause de couvre-feu.

MERCREDI 25 NOVEMBRE

Violences

Dans le cadre de la Journée contre les violences faites aux femmes, une pièce de théâtre, «Et si c'était cette nuit», sera jouée en salle des fêtes de la mairie à 18h30.

SAMEDI 28 NOVEMBRE

Green market

Petit marché de Noël éco responsable à la Recyclerie, 83 boulevard Ornano, de 12h à 20h.

Paris nord écolo?

Table ronde sur l'évolution du quartier en matière d'écologie à 15h à la bibliothèque Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute. Sur inscription.

LES PETITES ÉPICERIES DE QUARTIER EN DÉTRESSE

Ouvertes souvent sept jours sur sept, jusque parfois très tard dans la nuit, les supérettes sont fortement impactées par le couvre-feu. C'est le cas d'Au 36 rue Doudeauville et de CocciMarket rue Caulaincourt. Leurs dirigeants décrivent la situation et leurs inquiétudes.

Le couvre-feu pour nous, c'est une chute de 80 % de notre chiffre d'affaires, si ça continue comme ça je mets la clé sous la porte dans trois mois. Adel Msadak plante le décor : les épiceries de quartier sont en grand péril. Avec la fermeture à 21 h, elles sont privées de leurs meilleures heures, quand les plus grandes enseignes ont baissé le rideau depuis long-

temps. Pour ces petits établissements où on compte rarement ses heures et souvent pour des salaires faibles, les conséquences sociales pourraient être désastreuses.

Jamel est salarié d'Au 36. Habitant du quartier depuis toujours, il connaît bien tous les clients, « quasiment tous des habitants proches ». Demain, il sera en chômage partiel. « Je commence habituellement à 20 h

et termine à 1 h 30, voire 2 h les vendredis et samedis. Avec le couvre-feu, mon service saute », explique-t-il. Car si l'épicerie n'avait pas trop souffert du confinement, les conséquences du couvre-feu elles, sont immédiates. « Nous vendons d'habitude des fruits et légumes frais, les ventes se sont effondrées, et pour le reste, nous allions chez les grossistes tous les deux jours, maintenant, c'est une fois dans la semaine. Et c'est pareil pour les autres épiceries du quartier. »

Toute une année impactée

Lahcen dirige le CocciMarket à l'intersection des rues Lamarck et Caulaincourt. Des cinq salariés avant

la crise, il n'en reste que deux et Lahcen de rappeler l'évolution depuis le confinement : « Les mois de mars et avril ont été les pires depuis mon installation il y a plus de vingt ans. Le quartier a été déserté, beaucoup de gens sont partis dans leur famille ou leur résidence secondaire et ça a recommencé en juin, juillet et août alors que le printemps et l'été sont habituellement nos meilleurs mois. Maintenant avec le couvre-feu, on est à -30 %, si ça continue, je vais devoir mettre les deux derniers salariés en chômage partiel. Mais pour l'instant, j'ai encore un peu de trésorerie, on se maintient. »

L'établissement fait face à une baisse du panier moyen et aux conséquences du couvre-feu. « Tout est chamboulé

GARER SON VÉLO : UN PROBLÈME



D'abord destiné aux loisirs, le vélo devient un moyen de déplacement très prisé en ville, synonyme de liberté et de mobilité rapide. Mais dans beaucoup d'immeubles, anciens essentiellement, rien n'est prévu pour leur stationnement.

La petite reine est appelée à un bel avenir, à voir le nombre de vélos toujours croissant dans nos rues, multiplié par les dernières grèves et l'épidémie de Covid-19. Le Plan vélo de la Mairie de Paris s'est donné un objectif ambitieux : tripler le nombre de déplacements à bicyclette d'ici 2024, pour atteindre 10 % des trajets. Alors on la gare où sa monture une fois rentrée chez soi ?

Si depuis 2012, « la réalisation d'un espace de stationnement

se révéler frileux devant les demandes des habitants qui proposent des solutions : installations d'arceaux dans les cours, aménagement d'anciennes loges de gardiens inoccupées. Pour eux, comme se l'est entendu dire Raphaël qui a pris le problème à bras le corps dans son immeuble, « un local à vélo, ça génère des emmerdes ». Pour les aider, ils peuvent consulter le guide pratique mis en ligne par l'association Citycle sur son site.

Système débrouille !

Certains doivent monter leur vélo dans leur appartement au pire par l'escalier, au mieux par l'ascenseur et le rangent

dans l'entrée ou sur le balcon. D'autres comme Catherine, le mettent dans le local du vide-ordures sur leur palier, au risque de mécontenter les autres locataires, le stationnent dans les cours, les passages et les moindres recoins de leurs immeubles... Et se le font voler ou vandaliser comme Anne-Sophie qui « a fait le choix du vélo pour les trajets quotidiens car trop serrée dans les transports en commun » et sa voisine à qui on a volé la bécane équipée d'un siège enfant. On l'accroche également aux grilles des portails ou des escaliers, gênant le passage au risque d'engendrer, là encore, des agressions verbales voire plus, de la part des autres résidents.

Dans les immeubles plus récents, un local fermé à clé est souvent prévu et si pour certains, comme Pascal, il est facilement accessible, Pierre et Caroline doivent descendre leurs deux biclous au sous-sol par l'ascenseur. Mais même existants, les locaux, prévus à l'origine pour cinq ou six vélos, surtout d'enfants, et pour des poussettes, sont maintenant souvent pleins comme des œufs.

Des aides ciblées

Les syndicats d'immeubles et les bailleurs sociaux peuvent

Savent-ils également que la Ville de Paris propose des aides financières « pour inciter à des mobilités propres » ? Le Conseil de Paris de décembre 2017 a en effet décidé d'attribuer « une aide de 50 % du montant des travaux jusqu'à 2 000 € pour l'installation d'abris vélos sécurisés ».

Le programme Alveole, Coup de pouce vélo, porté par la Fédération française des usagers de la bicyclette (FUB) propose également un financement à hauteur de 60 %, réservé aux bailleurs « à vocation de logement social ou étudiant ».

Et les copropriétaires soucieux de la valeur de leur bien ne doivent pas perdre de vue que si auparavant un parking était un argument de vente pour un appartement, c'est

maintenant le local à vélos qui peut faire la différence pour un achat ou une location. Cela a été le cas pour Pascal, Pierre et Caroline et on constate que de plus en plus d'annonces immobilières

DE NOUVEAUX ABRIS SÉCURISÉS

Comment faire pour garer son vélo en sécurité dans Paris ? Pour Antoine Dupont, adjoint au maire du 18^e chargé des mobilités, les freins principaux à la massification de l'usage de la bicyclette sont le vol et le manque de stationnement. « La Mairie du 18^e travaille actuellement sur un plan de densification des arceaux à vélo dans l'arrondissement », nous confie-t-il. Cependant, l'arceau est surtout utile dans les zones où il y a peu de vols et où le stationnement se fait à court ou moyen terme. En 2019, la préfecture de police a enregistré 6 310 plaintes pour vol dans la capitale, soit 17 machines volées par jour. Paris ne compte que 1 400 places de

pour nous, par exemple pour les commandes à notre centrale, un camion ne se déplace que pour 100 produits minimum, j'ai demandé à ce que le seuil baisse à 80 malgré les coûts fixes que représente le transport, précise Lahcen. Et puis les gens affluent à 20 h 30 ce qui a failli nous poser problème : le premier soir nous avons fermé à 21 h 05, la police est passée pour nous menacer de quinze jours de fermeture administrative à la prochaine infraction, depuis à 20 h 58, le rideau est baissé. »

Aujourd'hui, l'activité se poursuit tant bien que mal, les clients âgés ou malades sont encore livrés à domicile, comme pendant le confinement, et les mesures sanitaires et de désinfection sont respectées à la lettre. Mais pour Lahcen, amoureux du quartier, le plus dur reste l'ambiance générale : « C'est dur de voir tous les gens qui souffrent, ceux qui ont perdu leur travail et de sentir tout le monde inquiet. »

STEPHANE BARDINET

LES RESTOS À L'ÉPREUVE DE LA CRISE

Le secteur de la restauration est mis en difficulté une nouvelle fois avec le couvre-feu. Il tente de s'adapter et de sauver les meubles.

On ne sait pas ce qu'on va faire demain. Je m'approvisionne au jour le jour », résume Habichi, le patron de La Terrasse (entre Clignancourt et Goutte d'Or) alors qu'il s'apprête justement à partir acheter... une bouteille de champagne pour une cliente qui vient de commander une coupe. « Mais on ne peut rien prévoir, je n'engage même pas de travaux, on ne sait pas combien de temps cette situation va durer et je ne peux me permettre aucune dépense au-delà du quotidien. »

Evidemment, les restaurateurs n'ont pas le sourire ces jours-ci.

Confinement, puis couvre-feu portent un coup sévère à leur chiffre d'affaires, après une année 2019 déjà morose à cause de la grève des transports et des manifestations du samedi. Les vacances amènent un peu de clients, ainsi que le soleil lorsqu'il pointe son nez sur la place du Tertre. « Mais on a beaucoup moins de touristes, même si on a eu beaucoup de Hollandais cet été, note Philippe, le gérant du Clairon des chasseurs. Tant qu'ils ne reviendront pas, pour nous ça ne s'arrangera pas. Le but cette année c'est juste de ne pas perdre d'argent... » Il estime que son chiffre d'affaires a chuté de 80 %.

Des aides d'Etat

Les établissements mobilisent plusieurs types d'aide. Au Clairon, cinq salariés sur douze sont actuellement en chômage partiel. Aux Artistes, un peu plus bas sur la Butte, trois employés sur quatre sont concernés. « Et je ne sais pas si je ne vais pas y mettre aussi le quatrième », s'interroge Julien qui songe sérieusement à fermer au mois de novembre. Son établissement est moins en vue que ceux de la place du Tertre. « Dans notre rue il y a beaucoup d'Airbnb », ajoute-t-il. Il ne dispose que d'un petit trottoir pour installer sa terrasse et, comble de malchance, sa rue a été fermée cet été pour des travaux de réfection. « Puis en septembre, je ne faisais même pas deux couverts le midi. »

Julien n'a donc assuré que le service du soir. « Puis depuis le couvre-feu, uniquement les weeks-ends. Mais je ne suis pas le plus à plaindre. Côté loyer je peux m'arranger car le local appartient à ma famille ». Ce n'est pas le cas d'Hachibi, qui sait bien que son propriétaire assure sa retraite avec le loyer de 4 000 € qu'il continue de verser chaque mois. Sur un tel montant, les 1 500 € d'aide mensuelle versés par le gouvernement font pâle figure. « Moi non plus ça ne m'aide pas beaucoup, reconnaît Sara Li, qui a ouvert Urban Greener, rue Muller, en février dernier. Depuis, il est clair que j'ai creusé ma dette », constate-t-elle.



Aux Artistes, resto montmartrois, le patron envisage une fermeture d'un mois.

Notamment avec le prêt garanti par l'Etat. Mais je n'avais pas le choix. »

Et de la créativité

Bien sûr, de nombreux établissements tentent de s'adapter. La Timbale, dans le quartier Jules Joffrin, affiche depuis le couvre-feu une toute nouvelle carte : à partir de 15 h, le café-restaurant propose du snacking jusqu'à la fermeture, les plats et formules étant réservés au créneau du déjeuner. « Ça semble marcher, la terrasse est pleine jusqu'à la fermeture », explique la responsable de salle. A La Recyclerie, porte de Clignancourt, on ne propose plus que des brunchs. La cuisine et le bar seront fermés du lundi au vendredi. « Nous sommes obligés car les nouvelles normes nous obligent à assurer le service en salle alors qu'avant, le client commandait au bar et récupérait son plat lorsqu'il était prêt », explique Marion Bocahut, cheffe de projet sur le site. Donc, pas de chômage partiel mais une réorganisation. Et quelques activités associatives sont maintenues. D'autres établissements cherchent à réduire coûts et prix en proposant des plats plus simples.

Chez Urban Greener, qui a quand même préparé la vitrine d'Haloween de saison, derrière araignées et chauve-souris, la carte revisitée tous les mois est remplacée par un plat du jour et une petite restauration de type coffee-shop toute la journée. « Et bien sûr on réduit le nombre de services », explique Sara Li. Sur la vitrine, demeure aussi un appel au secours, tracé sur un calicot : « Professions en danger, Ne nous tuez pas », puis un rajout daté du 15 octobre : « Merci, merci président. » De n'avoir pas encore fermé les établissements, et d'avoir laissé rouvrir ceux de Marseille... pour l'instant

SANDRA MIGNOT

ÉPINEUX

mettent en avant la présence d'un espace à vélos. Et puis un stationnement avec arceaux occupe dix fois moins de place qu'une voiture (1,5 à 2 m² contre 15 à 20 m²). Alors, vive le vélo ?

SYLVIE CHATELIN

<https://programme-alveole.com/>

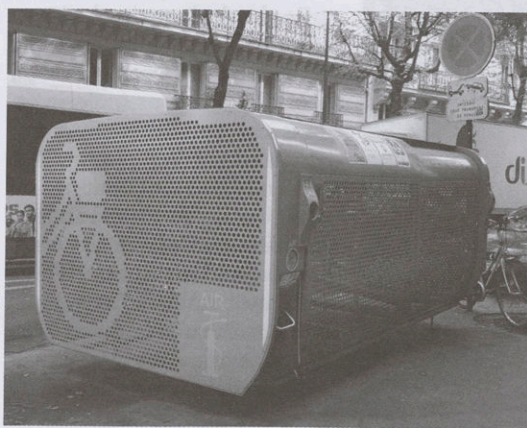
<https://www.paris.fr/pages/test-stationner-son-velo-7525#des-locaux-a-velos-dans-les-coproprietes>

<https://www.citycle.com/53383-mettre-en-place-local-a-velo-dans-immeuble/>

stationnement sécurisées pour vélos : vélostations près des gares, consignes Véligo ou parkings privés souterrains (un seul offre ce service payant dans le 18^e, 20^e ter avenue de la porte de Clignancourt). Les 60 000 restantes présentent plusieurs inconvénients : elles sont partagées avec les motos, elles ne protègent pas complè-

tement des vols, et elles sont rapidement saturées car les vélos sont plus nombreux que les emplacements disponibles. Pour pallier en partie ce problème, la Ville propose désormais un accès réservé dans un abri sécurisé. Il en existe pour l'instant trois dans le 18^e pour lesquels il est possible de se préinscrire en ligne afin d'obtenir une

place à l'année (rue Letort, rue Custine et place de La Chapelle). Le tarif est de 75 € par an, soit environ 6 € par mois. À terme, le 18^e devrait accueillir cinq de ces abris métalliques, comportant chacun six places et une pompe à air en extérieur. Le vélo est doublement protégé car il est attaché à l'intérieur de l'abri clos, et seuls ceux possédant le badge ou l'application peuvent y accéder. Pour celles et ceux ne disposant pas d'un garage ou d'un local dans leur immeuble, l'abri sécurisé peut être une option. Bémol : la taille des abris et leur petit nombre pour l'arrondissement... JEAN CITTONE



Pour obtenir une place : <https://abris-securises-velos.paris.fr/subscribe>

L'ARRIVÉE DE LA MARCHÉ DES SANS-PAPIERS

La marche des sans-papiers est entrée dans Paris le 17 octobre. Cette manifestation nationale revendiquait la régularisation des sans-papiers, la fermeture des centres de rétention administrative et un accès au logement pour toutes et tous. A l'appel de 20 collectifs de sans papiers et 200 organisations ou associations de soutien, ils étaient partis des quatre coins de France. Certains sont entrés dans la capitale par la porte de La Chapelle. Une interdiction sur la fin du parcours (prévu place de la Concorde) a contraint la manifestation à s'arrêter place de la République. S.M.



Thierry Nectoux

NATURE

LE PIGEON DOMESTIQUE
UN CITADIN TRÈS PROLIFIQUE

Son ancêtre est le pigeon biset des falaises de montagne ou de bord de mer, domestiqué depuis des siècles.

Le *Columba livia* d'origine (c'est son petit nom latin) s'est transformé en pigeon domestique aux appellations dignes d'un inventaire à la Prévert : bleu de Gascogne, culbutant de Cologne, boulangier de Poméranie, queue de paon indien, huppé de Soultz, manotte d'Artois, tambour de Boukharie, bagadai d'Ostrava ou autre cravaté anatolien. Contrairement à ces variétés aux silhouettes extravagantes, notre pigeon urbain est resté assez proche du biset sauvage, avec néanmoins une plus grande palette de couleurs.

Autrefois réservé à l'aristocratie qui l'élevait dans des « fuies » per-

mettant de récolter la colombine (engrais à base de fientes très estimé), notre oiseau s'est « démocratisé » après la Révolution, puis finalement « émancipé » des humains au fil du temps, pour investir les moindres recoins des villes. Inlassables amoureux, les pigeons se reproduisent toute l'année dans notre arrondissement et il n'est pas rare de trouver deux petits dans un nid en plein mois de janvier (les quatre columbidés parisiens, à savoir le biset, le ramier, le colombine et la rare tourterelle turque ne pondent que deux œufs par nichée).

Contraception

Le nid étant composé de matériaux divers comprenant des fils, les pauvres pigeonneaux se sectionnent souvent des doigts, voire des pattes entières, en tentant de se libérer de ces

liens parfois tranchants. Redouté pour ses excréments qui souillent statues et bâtiments et corrodent les pierres, notre oiseau est combattu à grand renfort de piques ou de filets anti-pigeons, et même parfois de captures, suivies d'euthanasies de diverses

manières. Des pigeonniers « contrasceptifs » sont même installés dans les villes (celui du 18^e se trouve dans le square Nadar, près du Sacré-Cœur de Montmartre) et permettent, en secouant les œufs pour tuer les embryons, de limiter les éclosions tout en fixant une colonie sur un site choisi.

Parfois qualifiés de « rats volants », les pigeons souffrent d'une mauvaise réputation car ils peuvent transmettre aux humains cinq maladies (toxoplasmose, cryptococcose, salmonellose, *escherichia coli* et encéphalite virale) ou des parasites comme la tique molle (*Argas reflexus*). Néanmoins, sauf à manipuler des oiseaux ou leurs excréments, le risque d'être contaminé reste assez faible.

En plus des humains, les ennemis de la gent colombine ne manquent pas : chats, fouines, éperviers, faucons (pélerin et, dans une moindre mesure, crécerelle), corneilles, pies, geais et goélands ne manquent pas de prélever œufs, oisillons ou adultes selon les espèces. Aussi la population des bisets de ville est plutôt stable à Paris. Quoi qu'il en soit, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, une ville ne serait pas une vraie ville sans ses pigeons ! ●

JACKY LIBAUD



Jean-Claude N'Diaye

AU CAFÉ DES PHILOSOPHES EN HERBE

Grâce à l'initiative de l'association Home Sweet Mômes, les enfants peuvent formuler les questions qu'ils se posent sur le monde qui les entoure.

En ce premier rendez-vous, les participants ne sont pas nombreux, début d'année oblige, mais ils savent ce qu'ils viennent chercher : « J'ai appris qu'il pouvait y avoir plusieurs réponses à une même question, ou pas de réponse du tout, affirme un petit bout qui ne doit pas encore avoir 10 ans mais est venu participer au café philo toute l'année dernière. « On peut vivre sans avoir la réponse à tout. ». Dans un espace très accueillant de Quartier libre, un local associatif de la Goutte d'Or, les enfants sont venus, ce lundi d'octobre, pour un café philo tout particulier puisqu'il s'adresse exclusivement à eux.

« C'est le café des enfants du 18e arrondissement, explique Wardine Ibouroy, directeur de l'association à l'origine de ce projet, Home Sweet Mômes, fondée en 2013.

L'association œuvre pour l'épanouissement et l'éducation des enfants dans leur cadre social et familial ; elle porte des manifestations comme les journées Quartiers des enfants, La Rue aux enfants, et gère une ludothèque à ciel ouvert dans le quartier des



Mary Debray, philosophe et habitante du quartier, anime les groupes philo quel que soit le nombre de présents.

Poissonniers. L'un de ces projets, orchestré par Marie Debray, philosophe, auteure, habitante de la Goutte d'Or, a pour but d'offrir aux plus jeunes, de 2 à 18 ans, un espace d'expression, sans regard d'autorité qui juge ou qui évalue mais en accueillant la parole avec bienveillance. »

Des outils pour la vie

Marie Debray, en dehors de l'écriture, anime donc de nombreux ateliers de philo avec les enfants : « Ce que j'aime, c'est leur apprendre à poser des questions, à s'en poser, à y répondre en essayant de déconstruire des réponses qui seraient toutes faites, de revenir à un raisonnement qui serait plus juste, plus personnel. » Rien d'académique dans ce café philo, dont les thèmes se suivent et ne se ressemblent pas. Les enfants sont amenés à affiner leurs prises de parole, à s'écouter, à débattre, mais ont le droit de prendre des chemins de traverse : « Je les laisse improviser, je souhaite qu'ils acquièrent des outils qui puissent les renforcer dans leur vie quotidienne, je leur laisse dire ce qu'ils pensent, je ne dis pas c'est bien c'est mal, c'est à eux de découvrir les conséquences de leurs pensées et de leurs paroles. »

L'atelier se déroule en trois temps : un moment de recentrage, un moment de réflexion et d'échanges et un moment de dessin pour conclure et garder une trace. Les groupes fonctionnent quel que soit le nombre de présents. C'est plus dynamique, bien sûr, quand le groupe est large, mais la politique de l'association n'est pas celle du chiffre !

Des questions sur tout

Aucune trace n'est conservée de ces échanges, pas de photos ni d'enregistrements. C'est ce que souhaitent Marie mais aussi les enfants : « Ils sont pudiques, il se passe quelque chose d'intime entre eux, comme dans un refuge qui permet ensuite d'aller affronter le monde. Il y a encore des sociétés pour lesquelles ce qui est caché est précieux ». Les enfants qui s'inscrivent connaissent en effet l'association, et c'est leur envie qui prime sur celle de leurs parents. Quelle que soit leur origine sociale, ethnique, religieuse, ils ont en commun un territoire.

Car d'où qu'ils viennent, les enfants ont finalement les mêmes préoccupations : « La philosophie, pour moi, c'est se poser des questions sur tout, sur les choses qu'on ne sait pas, explique une jeune participante de 12 ans. Par exemple, est-ce que je vis vraiment ou pas... » Les enfants seraient-ils naturellement philosophes ? « En tous cas, c'est bien qu'ils aient un endroit où ils exorcisent beaucoup de choses, car ils arrivent chargés de pas mal de trucs, et je ne sais pas où ils peuvent les déposer. Ils sont sur-conscientisés, on leur vole souvent leur innocence. » ●

DOMINIQUE BOUTEL

Tous les lundis de 17h à 18h15, gratuit, sans inscription préalable, soit à Quartier libre, 9 rue de la Charbonnière, soit à l'Echomusée, 21 rue Cavé.

DISPARITION DE CLAUDIE CARAYON

Claudie Carayon est décédée subitement le 3 octobre dernier : c'est une figure de la Goutte d'Or qui disparaît. Ancienne institutrice et pédagogue engagée, elle a été active au sein de plusieurs associations du quartier, comme les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) ou Paris Goutte d'Or. Elle a aussi fondé le lieu d'exposition Les 26 chaises, rue Polonceau. Nous évoquerons sa mémoire dans notre numéro de décembre et vous informerons de l'hommage qui lui sera rendu prochainement. S.R.

DES TRAVAUX QUI FONT DES VAGUES

Une réunion proposée par la Mairie pour annoncer des aménagements concernant la rue Boris Vian, le TEP ou la placette Remitti a tourné au débat sur la sécurité.

Il s'agissait pour la Mairie du 18e de présenter ses projets de réaménagement autour de la rue de la Goutte d'Or. Elle avait pour ce faire appelé à une réunion d'information, le 9 octobre dernier, organisée malgré le rebond de la Covid-19 à l'intérieur du gymnase. Bien qu'annoncée à la hâte à peine trois jours avant cette date, la réunion a attiré près d'une centaine de personnes.

Elles ont appris que le terrain d'éducation physique (TEP) qui domine la rue Polonceau allait être couvert et accueillir des activités enfantines et familiales, parallèlement aux activités sportives. Que les arcades de la rue de la Goutte d'Or allaient disparaître au profit d'une extension des commerces qui les longent et qu'un supermarché rouvrirait à moyen terme dans des locaux agrandis. Que les deux parties des escaliers de la rue Boris Vian seraient

alignées et qu'ainsi « on verrait le ciel ». Quant à la placette Cheikha Remitti, plus connue sous le nom de placette Polonceau dans le quartier, le projet est encore flou mais l'ouverture d'un commerce est prévue. Enfin l'Espace jeunes devrait être rénové et l'accès au parking déplacé.

Déception

Une partie de ces travaux sera financée par la Région et par l'ANRU (Agence nationale pour la rénovation urbaine). Ceci expliquerait l'urgence de cette réunion : les crédits accordés par cette dernière doivent être utilisés dans les trois ans. C'est peu dire que l'argument n'a pas convaincu. Les protestations ont aussitôt fusé : sur des travaux lancés sans que l'on puisse en connaître certains aspects essentiels, en particulier le destin du parking qui manque actuellement au quartier et risque de dispa-

raître définitivement, sans que soit annoncée l'utilisation future de ce grand espace inutilisé depuis un an ; sur l'installation de jeux pour enfants sur le TEP alors que les plus grands ont vraiment besoin de l'espace...

Enfin et surtout, le débat a dérivé sur le principal sujet d'inquiétude des habitants, à savoir les agressions et l'insécurité croissante, problèmes que les aménagements annoncés ne résoudront pas. En tête de la contestation, les initiateurs des pétitions de commerçants et d'habitants alertant, en mars 2018, sur la gravité de leur situation et leur sentiment d'abandon. De son côté, l'association Cavé-Goutte d'Or a déposé un recours contre les projets annoncés.

Au final, tout ça pour quoi ? Les participants ont alors appris que les permis de construire étaient déjà déposés et qu'il ne s'agissait pas là d'une réunion de consultation mais seulement d'information. Beaucoup avaient cru que les élus étaient venus leur demander leur avis. ●

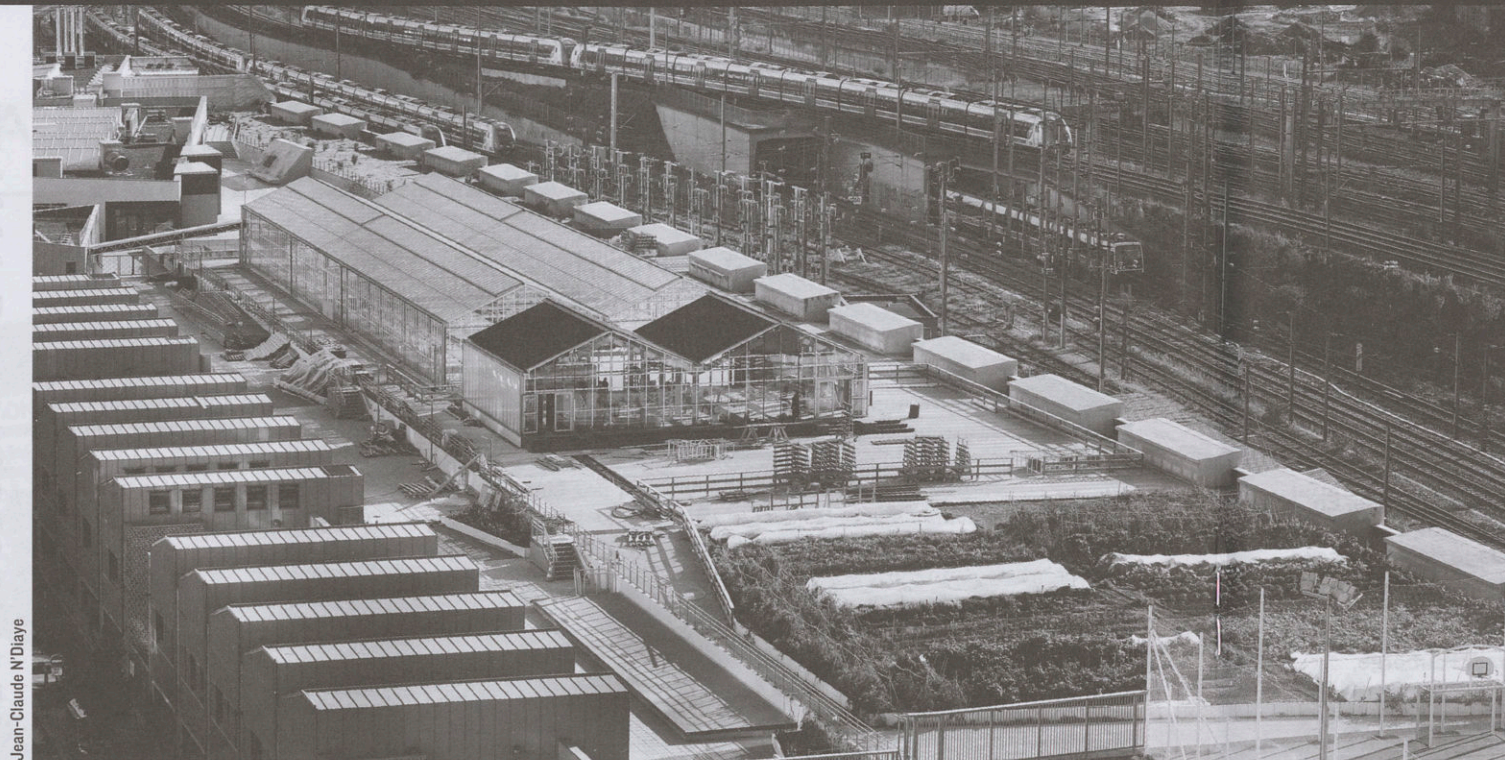
MARIE-ODILE FARGIER

CAPOEIRA SOLIDAIRE



Ambiance brésilienne le lundi matin au Grand Parquet dans les Jardins d'Eole. La Capoeira solidaire y a pris ses quartiers avec David, professeur, et musique live. Cette manifestation culturelle afro-brésilienne qui vient des esclaves et qui mêle histoire, culture, sport, danse, lutte, jeu et camaraderie est initiée par l'association Quartiers solidaires. « *Et comme les P'tits Déj's Solidaires distribués tous les matins juste à côté, l'accueil est inconditionnel.* » Envie de commencer la semaine dans la bonne humeur ? N'hésitez pas, le cours est ouvert à toutes et tous avec l'objectif de mélanger les publics pour une solidarité en action. S.C.

Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers, à partir de 9h le lundi, participation libre



Jean-Claude N'Daye

Une ferme à la mode parisienne

Sur les toits de la halle logistique de Chapelle International, l'entreprise Cultivate a installé 7 000 m² d'agriculture urbaine. Les productions à l'air libre (1 200 m²) sont cultivées en agro-écologie avec plus de 70 variétés de fruits et légumes anciens et originaux issus de semences Demeter et biologiques. Une serre est chauffée par un data center. Et bientôt un espace événementiel de 250 m² sera également accessible à la location.

CHAPELLE XIV, UN NOUVEL ESPACE CULTUREL

Tout récent, le concept-store Chapelle XIV abrite une galerie d'art et de design, un disquaire, un atelier d'impression et un café.



P assé la porte, il vous faudra traverser deux cours intérieures en travaux pour accéder à un espace culturel lumineux et réaménagé avec de beaux matériaux dans un esprit chaleureux et cosy bien dans l'air du temps.

Le collectif Yoyaku, à l'origine du projet, se consacre depuis 2015 à la production de musique électronique. Après Belleville, il ouvre ici son second magasin, à l'acoustique travaillée, proposant une sélection pointue de vinyles ; des ventes de disques de seconde main, disponibles à partir de quelques euros, seront proposées le samedi.

La galerie, dirigée par Eléonore Levai, présente les travaux de jeunes artistes et designers, tels César Bardoux, Bodegón Cabinet,

Pia Chevalier, Caroline Drieu. Les accrochages varieront au fil des expositions, l'idée étant de soutenir la création émergente et susciter les échanges via vernissages, ateliers et concerts.

En lien avec le quartier... ou pas

Chapelle XIV est doté de son propre atelier d'impression, situé au sous-sol : sérigraphie papier et textile, impression UV, machines à broder et imprimantes 3D permettent de développer sur place de nombreux projets et collaborations créatives. On y trouvera également des ateliers d'initiation pour le jeune public et les habitants de l'arrondissement.

Ainsi, en collaboration avec l'association iilim*, ont été proposés à la Mairie du 18e trois cycles d'ateliers autour des arts numériques, encadrés par des

artistes intervenants ainsi que des personnes de l'équipe. En cas de réponse positive de la Mairie, le premier cycle pourrait commencer avant la fin de l'année. Nous ont également été rapportés les échanges initiés avec Sofia Ould Kaci, co-fondatrice du collectif Chkoun is it ? et éducatrice à Espoir 18, dans le cadre d'une future exposition sous la forme d'un mini festival de photographie, avec des adolescents du 18e. A suivre donc ! Le café joue la carte de l'éthique et du local, en choisissant pour fournisseurs la Brûlerie Barbès, la Brasserie de la Goutte d'Or ou les Vivant Kombucha, fabriqués rue d'Aubervilliers.

Espérons que le collectif réussisse son pari de l'ouverture et du décloisonnement, afin que ce lieu ne reste pas une adresse confidentielle ou un show-room branché. ● ELISE COUPAS

UN OPÉRA CHAMPÊTRE DANS LE PARC CHAPELLE-CHARBON

100 musiciens ont joué Mozart en plein air : une Flûte enchantée grandiose dirigée par un enfant du 18e.

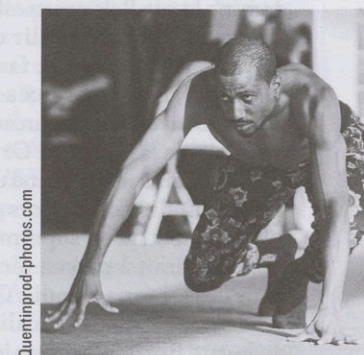
U ne prouesse ! » le reconnaît lui-même Cyprien Sorel, le chef d'orchestre amateur de la Flûte enchantée donnée dans le nouveau parc Chapelle-Charbon, le 20 septembre dernier.

« Car, réunir 100 musiciens et chanteurs devant un public (ravi) d'enfants et parents en cette période de post-confinement n'était pas une mince affaire. »

Il l'a fait, le grand manitou de ce projet, le petit gars - 29 ans aujourd'hui - grandi à la porte Montmartre, qui a fait ses classes au conservatoire du 18e (instrument : trompette) avant de fréquenter ceux des 15e arrondissement et d'Evry en direction d'orchestre. Mais le métier, il l'a appris avant tout en codirigeant trois ans durant Coalescence et le Vivachamber Ensemble, deux orchestres amateurs. « Là, on est jeté dans la fosse aux lions et on apprend à faire travailler une partition. »

Préparatifs musicaux

Puis, l'envie lui est venue en décembre dernier de diriger lui-même un concert en plein air, quelque chose de joyeux pour un public jeune. La Flûte enchantée s'est imposée, car Cyprien Sorel adore l'opéra... et Mozart. « Quoi de plus gai, frais, brillant que cet opéra si peu joué d'ailleurs, autre part qu'à l'Opéra Bastille ! C'est tout simplement l'histoire d'un prince qui va sauver une princesse, reprend le chef. J'en ai fait une version d'une heure et demie, accessible aux enfants, des dialogues en français, pour ne conserver en allemand que les parties chantées. » Il crée donc son orchestre, soutenu par l'association Le Papageno Forever Ensemble.



Quentinprod-photos.com

Début février, Cyprien Sorel a trouvé ses chanteurs, musiciens, décorateurs et développé des partenariats avec deux chœurs amateurs, le Not' en Bulles dirigé par Guillaume Bernard, professeur au Conservatoire du 18e et l'Ensemble vide avec son chef David-Tristan Malinski.

Il lui faut alors trouver un lieu. Il s'ouvre de son projet auprès des services espaces verts et culture de la Mairie du 18e où il trouve des oreilles attentives : pourquoi ne pas jouer la Flûte enchantée lors de l'inauguration du parc Chapelle-Charbon ? Les deux projets se rencontrent. Il reste au jeune chef d'orchestre à embarquer les acteurs associatifs dans l'aventure.

Rapprochements locaux

Malgré la prise de distance nécessitée par la crise sanitaire, des liens se créent avec l'équipe de développement local Charles Hermite, avec le conseil de quartier, la Maison de la vie associative et citoyenne, la Bonne Tambouille. Sans oublier Claude Field, un « habitant historique » du quartier, passionné d'opéra, qui a apporté un énorme soutien logistique. Un regret toutefois : les écoliers n'ont pu être associés à cette belle initiative du fait de la Covid-19. Et une difficulté supplémentaire : maintenir la dynamique du projet et la disponibilité des chanteurs, du fait du report en septembre de la représentation prévue en juin. Il faisait beau ce dimanche 20 septembre et le public était là, bientôt enchanté. « Je me suis battu pour le maintien du projet, pour la beauté de l'œuvre, pour le respect des intermittents qui ont pu être rémunérés, reprend le jeune chef. Je n'aurais pas pu espérer mieux, une lecture de la partition en juin, une répétition le week-end d'avant et un filage la veille de la représentation. » Cette Flûte - magnifique - Cyprien aimerait la redonner en février dans une salle, une vraie salle de concert. « Car tout public, et notamment celui des enfants, a le droit de venir dans un lieu de silence, de recueillement, de beauté. » ● BRIGITTE BATONNIER



DR

14 boulevard de La Chapelle, métro Stalingrad, ouvert du lundi au samedi de 10 h à 20 h, www.chapelle14.com

*Créée en 2018, basée à Paris 5e, iilim est une association ayant pour mission de valoriser la création artistique émergente à travers des activités d'accompagnement et de production, www.iilim.org

En bref...

UN PRIX DU DESIGN POUR LA LAITERIE LA CHAPELLE

La laiterie de La Chapelle, rue Philippe de Girard, a reçu le 12 octobre à la Chambre de commerce et d'industrie de Paris le prix Paris Shop & Design 2020 dans la catégorie alimentaire. Ce prix récompense tous les ans les initiatives les plus réussies en matière de design et d'architecture dans la conception des espaces de vente. C'est la logique de transparence des processus de fabrication, visibles depuis la rue, qui a convaincu le jury : la cave d'affinage, atelier et lieu de production. S.R.

LA HALTE HUMANITAIRE QUITTE LE 18^E

La halte humanitaire va quitter la porte de La Chapelle. Située actuellement avenue du Président Wilson, côté Saint-Denis, elle doit quitter le bâtiment qui avait été mis à sa disposition avant le lancement d'un projet immobilier. L'accueil de jour s'installera, selon une annonce d'Anne Hidalgo, dans les locaux de l'ancienne mairie du 1er arrondissement de Paris, vide depuis que les quatre arrondissements centraux ont fusionné. Tous les services actuellement prodigués à la halte - par l'Armée du Salut - devraient être préservés dans sa nouvelle localisation : douche, soins infirmiers, apprentissage du français, aide administrative... S.M.

VOYAGE DESSINÉ ET CHORÉGRAPHIÉ

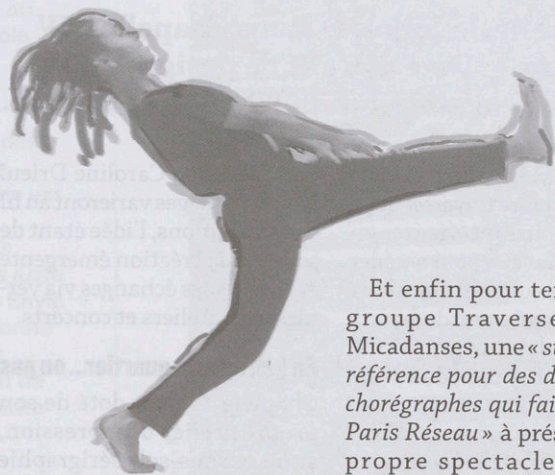
Traverses, «groupe d'artistes fluctuant», prend ses quartiers sur le site Pajol pour son festival d'automne.

Traverses* fait désormais partie intégrante de la vie culturelle du 18^e et plus particulièrement de La Chapelle. Cette année, pour cause de crise sanitaire, les activités de ce festival à la croisée du dessin, de la photo et de la danse sont réduites.

Côté visuel, Korpus propose une exposition de dessins et de photos de Ricardo Suanes autour du corps et du mouvement, du 5 au 26 novembre dans le foyer de la Halle Pajol. Le 21 novembre, la soirée s'annonce riche et variée avec trois shows de danse très différents présentés dans la salle de spectacle.

Graffiti, Krump et Empreinte

Tout d'abord, Graffiti's, une performance d'une heure mêlant danse et dessin revisitera la culture afro-américaine et sera un «clin d'œil à la comédie musicale et au jazz» précise Ricardo Suanes.



Suivra ensuite Battle-2-K où les jeunes danseurs de l'Espace Paris Jeunes installé également sur l'esplanade feront monter sur scène la «krump», danse urbaine créée à Los Angeles comme exutoire à la violence. Démonstration toute pacifique de vingt minutes sur des musiques abstraites et électroniques.

Et enfin pour terminer, le groupe Traverses invite Micadanses, une «structure de référence pour des danseurs et chorégraphes qui fait partie de Paris Réseau» à présenter son propre spectacle. Ce sera Empreinte, de la chorégraphe et danseuse Julie Tar, questionnement sur l'empreinte que nos proches laissent en nous et sur leur présence dans nos corps.

Tout ce beau monde aura répété au préalable, tout à côté, dans la salle de danse du gymnase Micheline Ostermeyer et nous promet un spectacle de qualité et une belle soirée. ●

SYLVIE CHATELIN

Festival Traverses, Halle Pajol, esplanade Nathalie Sarraute, métro La Chapelle ou Marx Dormoy. Tarif spectacle 8 € / réduit 5 € pour : habitants quartier La Chapelle, demandeurs d'emploi, étudiants et - de 18 ans. Réservations (nombre de places réduit) 06 23 01 18 09 / ou groupetraverses@gmail.com

* Ce projet est né de la mobilisation des habitants de La Chapelle qui ont participé à la concertation mise en place pour la réhabilitation de cette ancienne emprise SNCF. Il est porté par l'Association Cultures Territoires (ACTe). Pour ceux qui ont vécu cette mobilisation et pour les autres, la maquette de prévisualisation du projet architectural a été récemment installée au rez-de-chaussée de l'auberge de jeunesse avec un texte explicatif.

HALLE PAJOL, LA SALLE INVISIBLE

Ricardo Suanes alerte contre un projet qui modifierait l'accès de la salle de spectacle.

Une des chevilles ouvrières du projet de réhabilitation de l'ancienne emprise SNCF devenue aujourd'hui l'esplanade Nathalie Sarraute et la Halle Pajol, Ricardo Suanes a récemment contacté la Mairie du 18^e pour l'alerter d'un problème observé cette année. En effet, le comité de suivi de l'esplanade et du jardin Rosa Luxemburg a envisagé de «déposer l'escalier extérieur de l'auberge de jeunesse» lors de sa réunion de janvier 2020. Cet escalier, même si peu utilisé pour des raisons d'insécurité, permet, au lieu d'avoir à traverser l'auberge, descendre au sous-sol et longer un long couloir, un accès direct par l'extérieur à la salle de spectacle qu'elle abrite. Dans un courrier à Eric Lejoindre, Ricardo Suanes souligne pour sa part que «l'accès direct à la salle de spectacle est indissociable de la visibilité du lieu auprès du public» et en est une des conditions pour «son développement comme lieu culturel significatif pour le quartier».

En effet, la réhabilitation du site, achevée en 2013, devait répondre à deux exigences : la sauvegarde de la structure métallique de l'ancienne gare de frêt, témoin du passé ferroviaire du quartier qui «constitue un acte fondateur, un acte de culture» pour Ricardo Suanes. Et la création d'une salle de spectacle dont le quartier avait grand besoin. «Cette salle était vue comme une lucarne», rappelle l'architecte.

Pour Ricardo, sept ans après l'inauguration du site Pajol, «la lutte n'est pas finie» et il reste vigilant sur tout ce qui peut faciliter la reconnaissance, l'accessibilité et l'appropriation de cette salle par ceux qui se sont mobilisés pour qu'elle existe. A l'image du festival Traverses, dont il est un des artistes participants (lire ci-contre). ● S.C.



SIMPLON



Jean-Claude N'Diaye

LA CIRCULATION CHAMBOULÉE PAR DES TRAVAUX

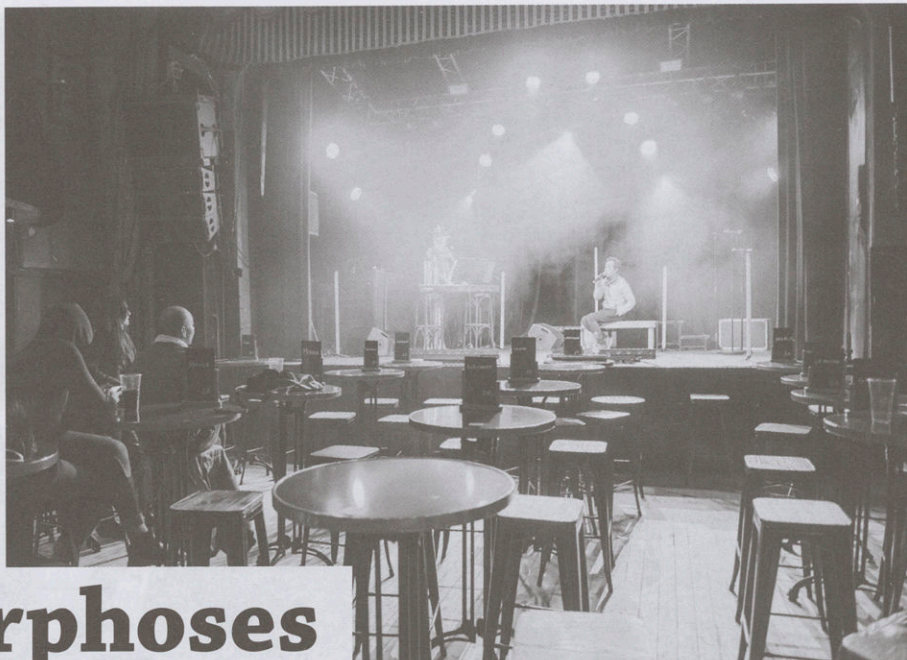
Depuis la mi-octobre, la Mairie a entrepris de modifier la voirie et de faire une plus grande place aux cyclistes et aux bus. Entre la place et le rond-point de La Chapelle, les voitures ne pourront plus circuler qu'en sens unique, vers le nord, à partir du 9 novembre. Une piste cyclable

bidirectionnelle est créée (qui permet d'aller jusqu'à Saint-Denis) et deux couloirs seront réservés aux bus. Le stationnement sur la chaussée sera également supprimé. Tout cela se traduit pour l'instant par des embouteillages monstres. Les aménagements sont provisoires

et la Mairie a assuré qu'une concertation aurait lieu avec les habitants avant de les rendre définitifs (voir agenda page 7). Quant à la rue Boinod (photo de droite), la piste cyclable créée il y a quelques semaines est en fait devenue... un espace de stationnement. S.M.

Samedi 10 octobre

18h30. Au 75 rue des Martyrs une entrée sombre, nous sommes chez Madame Arthur. Je rentre, deux artistes sont sur la scène en répétition, l'un au piano l'autre qui chante. Je me présente, Dominique photographe du journal *Le 18ème du mois*, d'une voix sûre mais un peu intimidé je leur demande si je peux photographier la répétition et les artistes dans les loges, même si j'avais pris rendez-vous au préalable. Un oui



Métamorphoses dans les coulisses de Madame Arthur



général. Il n'y a pas de doute nous sommes dans une maison conviviale. Je fais quelques clichés de la répétition, monte à l'étage, traverse des couloirs sombres. Toc toc. Les artistes Grand Soir, Lola Dragoness, Tony Blanquette, et Jurijiderklee, me reçoivent avec un gentil sourire. L'un choisit ses costumes, les autres se maquillent. Il leur faudra plus d'une heure pour se transformer et être prêts à monter sur scène. On sent la concentration, mais surtout l'assurance d'être chez des pros. Je passe trente minutes dans les loges avec eux où blagues et vannes fusent. Au bout d'une demi-heure et quelques clichés je sens qu'il faut que je retourne dans la salle attendre les transformistes métamorphosés en créatures prêtes à dévorer leur public. La salle est pleine de gens jeunes, la gaité règne. Le rideau s'ouvre. Que le spectacle commence! Je vous présente Madame Arthur! DOMINIQUE DUGAY

Sur scène, de gauche à droite, Tony Blanquette, Grand Soir, Jurijiderklee et Lola Dragoness chantent, ce soir-là, des chansons de Michel Berger pour le plus grand bonheur du public!



Madame Arthur a été créé en 1946. Depuis 2015, une troupe de créatures travesties et chantantes y installe ses plumes et ses excentricités et propose un spectacle musical en live et en français dont le thème change chaque semaine.

Les horaires de Madame Arthur s'adaptent. Elle «couve» le feu les samedis et dimanches : première séance à 16 h et deuxième séance à 18 h 30. Réservations sur madamearthur.fr



Dominique Dugay

Sur le parvis de l'église Saint-Jean de Montmartre les bénévoles s'apprêtent à servir à manger à une cinquantaine de personnes, comme tous les vendredis.



AUX ABBESSES, LE CAFÉ ACCUEIL RÉSISTE À LA COVID

Confinement, interdiction de rassemblements, peur de la contagion : pour le moment rien ne semble arrêter les bénévoles du « Café Accueil aux gens de la rue » qui se tient chaque vendredi devant l'église Saint-Jean-de-Montmartre.

Ils sont six ce vendredi d'octobre à être venus servir, masqués, de la soupe chaude, des sandwiches, compotes, viennoiseries et café, à ceux qui fréquentent toutes les semaines, certains depuis des années, le Café Accueil à l'église Saint-Jean-de-Montmartre. Il fait beau ce jour-là,

donc aucun besoin d'ériger des barnums sur le parvis pour se protéger de la pluie, comme ce fut le cas la semaine précédente. Mais l'arrivée de l'hiver risque de poser problème.

Avant la crise sanitaire, l'accueil se faisait à l'intérieur, dans la vaste crypte de l'édifice, où une soixantaine de personnes s'assemblaient de 10h30 à 17h30, chaque vendredi depuis une dizaine d'années, pour déjeuner mais aussi bavarder, jouer aux cartes, profiter des livres et journaux de la bibliothèque, ou simplement pour se reposer et faire la sieste. S'y retrouvaient des gens sans domicile fixe mais aussi des gens seuls ou en souffrance. Pas de religion dans tout cela et surtout, alcool interdit. « L'idée est de recréer des liens » dit Sylvie, une bénévole.

Solidarité ininterrompue

Tout s'arrête au mois de mars lors du confinement. Pourtant les bénévoles ne baissent pas les bras.

Ils connaissent bien les habitués du vendredi et s'organisent afin de pouvoir les appeler un à un chaque fin de semaine pour prendre des nouvelles pendant tout le confinement. Dès le mois de juin, la distribution de colis alimentaires et de café reprend dans la crypte avec gel et distanciation de rigueur. Puis, quand tombe l'interdiction de se rassembler à plus de dix personnes à l'intérieur, le groupe décide de continuer, mais à l'extérieur. « C'est une solution bancal à une situation inédite » reconnaît Sylvie, qui a le sens de la formule.

Assise dehors, sa soupe aux dix légumes à la main, Isabelle regrette les jeux de scrabble de l'ancien temps mais retrouve le sourire lorsqu'arrivent Patrick, puis Jean-Pierre, qui l'un comme l'autre ratent rarement le rendez-vous du vendredi. Saïd leur sert la soupe. Hormis les sandwiches, pains et viennoiseries offerts chaque semaine par un boulangier du quartier, Pain Pain, « pour des gens qui n'ont pas de maison, tout est fait maison » dit Sylvie.

L'association, qui touche une subvention de 1000 € par an de la Mairie du 9e, organisait par le passé une ou deux sorties en car à la mer ou ailleurs avec l'aide de la Fondation Notre-Dame. Les sorties sont, pour le moment, suspendues. ●

CLAIRE ROSEMBERG

FERMETURE DU CENTRE EMMAÛS COUSTOU

Le centre Emmaüs à Montmartre ferme à la mi-novembre. Les 170 résidents actuels sont inquiets, ils ne savent pas encore où ils seront relogés.

Dans la cour un jeune homme danse avec son ballon et fait des passes de foot tout seul contre le mur. D'autres entrent ou partent au gré de leurs occupations ou de leurs livraisons, sac reconnaissable à la main. A un mois de la fermeture prévue le 15 novembre, le centre d'hébergement « intercalaire », qui partage depuis quatre ans avec les Restos du cœur un ensemble de bâtiments auparavant dévolu à EDF, vit sa vie. Il appartient à la Ville de Paris qui a le projet d'y implanter une crèche et des logements.

Dans un premier temps, c'est le centre Emmaüs qui va fermer. En 2019, il a accueilli 277 hommes seuls et comprend 85 places pour personnes sans domicile et 159 places « pour des personnes en parcours migratoire », réfugiés ou demandeurs d'asile. Pour l'heure, 170 personnes doivent être relogées et le directeur général d'Emmaüs, Bruno Morel, insiste et assure que « chacun retrouvera un hébergement » car « Emmaüs ne met personne à la porte, jamais ». Apparemment la plupart des résidents ne savent pas encore où ils seront logés et certains, selon l'un

des 40 salariés d'Emmaüs Coustou, « sont pétrifiés par l'administration en général ».

Ceci dit, la vie de ce centre a marqué les résidents aussi bien que les équipes qui se sont investies et y ont réalisé de « belles choses », événements culturels ou sportifs comme la fresque des Nymphéas ou la venue d'artistes de l'Orchestre de chambre de Paris qui ont joué dans la cour pour les résidents aux fenêtres lors du déconfinement. Quant aux habitants alentour, peu savent qu'il s'agit d'un centre d'accueil important, ce qui permet au directeur général de dire « que le bilan est positif, basé sur une bonne intégration qui joue à la fois sur la discrétion et l'ouverture ». ●

DANIELLE FOURNIER

Centre Emmaüs, 14bis rue Coustou

LE SACRÉ-CŒUR BIENTÔT CLASSÉ

Le ministère de la Culture a entamé une procédure de classement de la basilique du Sacré-Cœur au titre des monuments historiques. Celle-ci devrait s'achever en cours d'année 2021 et permettre au monument de percevoir des subventions de l'État, complétées par celles des collectivités, pour ses travaux de rénovation ou de restauration. La décision, on s'en doute, ne plait pas à tout le monde. Notamment à ceux qui n'oublient pas que l'édifice est construit sur un lieu où furent massacrés par l'armée des milliers de Communards en mai 1871. S.M.



Jean-Claude N'Diaye

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- p Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17 €
p Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29 €
p Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56 €
p Abonnement d'un an à l'étranger :35 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois*

- p J'adhère pour 1 an :20 €
p J'adhère pour 2 ans :40 €
p Je soutiens l'association : 80 €

*comprend l'abonnement pour 1 an

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info



Dominique Dugay

QUAND LE BAS MONTMARTRE ÉTAIT UN TEMPLE DU JAZZ

Né dans le sud des Etat-Unis, le jazz débarque en France avec les orchestres militaires américains, en 1917. Fuyant la ségrégation, des artistes noirs s'installent et font découvrir des rythmes excitants et des danses inconnues. Des clubs s'installent à Paris, notamment entre Pigalle et Montmartre. Voyage à travers leur histoire.

Une catastrophe apprivoisée ! Voilà ce que Cocteau nous dit de la première arrivée du jazz à Paris, dans la revue *Laissez-les tomber !* qui en pleine guerre, du 10 décembre 1917 au 10 mars 1918, fait courir la capitale. Tout cela se passe au Casino de Paris, rue de Clichy. Ce n'est pas exactement Montmartre... Ce n'en est pas loin !

On sait bien que Montmartre et ses alentours ont été, depuis le milieu du XIXe siècle en particulier, des lieux de divertissement, de plaisir, parfois de bamboche. Le vin moins cher, les cabarets, les plaisirs qui s'y donnent ou s'y vendent, des Apaches qui font frissonner, une bourgeoisie qui s'encanaille, une bohème artistique qui y survit... tout cela a fait fleurir une mythologie d'autant plus trompeuse qu'elle ne raconte pas que des mensonges. C'est donc tout naturellement que ce quartier qui, autour de Pigalle, englobe le début de la

Butte, le haut de la Nouvelle Athènes et le bas de la place de Clichy accueillera les premiers pas du jazz à Paris.

Et Cocteau enchaîne : « *Le band américain l'accompagnait (la danseuse Gaby Deslys) sur des banjos et dans de grosses pipes de nickel. A droite de la petite troupe en habit noir, il y avait un barman de bruits sous une pergola dorée, chargée de grelots, de tringles, de planches, de trompes de motocyclette. Murray Pilcer, (...) et mademoiselle Gaby Deslys, (...) dansaient sur cet ouragan de rythmes et de tambours. (...) La salle applaudissait debout, déracinée de sa mollesse par cet extraordinaire numéro qui est à la folie d'Offenbach ce que le tank peut être à une calèche de 70.* » (Jean Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin*).

La référence à Offenbach ne trompe pas : on a passé une vitesse, mais on garde le même cap, Paris et Montmartre sont familiers de ces grands spectacles. A côté des nombreux



La danseuse et chanteuse de jazz américaine Bricktop arrive à Montmartre en 1924.

Coll. Carl Van Vechten

caboulots discrets et intimes, on trouve déjà des salles beaucoup plus grandes et le Moulin Rouge a fait les beaux jours du Cancan. Cette musique, avant-coureuse de la syncope, a fait lever haut la jambe des danseuses et frissonner le bourgeois dans son faux-col depuis des décennies, en liant déjà le rythme endiablé, les corps faussement désarticulés et les cris suraigus des ballerines : on s'approche de l'image sidérante et caricaturale que le jazz donnera à ses premiers auditeurs.

Une parade joyeuse

Mais avec le jazzband comme on appelle à la fois ces formations et ce style, s'ouvre un univers nouveau : l'American Sherbo band, également au Casino de Paris, « *laisse échapper des pleurs, des sifflets, des chants, des grognements, des hurlements, tandis que ses musiciens nous assourdissent en frappant, en soufflant, en tirant de leurs instruments bizarres une tempête de sons heurtés, énervants, broyés... C'est une fête, une grande fête, une parade excessivement joyeuse* » (article de décembre

L'un des saxophones que répare Jean-François Adamo (J.F.Sax), au 1 rue Marcadet et que nous remercions pour la séance photo.

Jean-Claude N Diaye

1917, cité par Olivier Roueff in *Histoire sociale du jazz en France*, éd. La Dispute, 2013)

Si ce spectacle est tellement inédit, c'est qu'on a sous les yeux et les oreilles des objets sonores inconnus : le saxophone et la batterie, dont on ose à peine penser que c'est un instrument de musique. Et surtout des musiciens noirs !

Montmartre n'a pas le monopole de ces nouveautés : la Revue Nègre, avec l'étourdissante Joséphine Baker, est accueillie en 1925 au Théâtre des Champs-Élysées. Et Le Bœuf sur le toit n'en est pas bien loin. Mais c'est autour de la place Pigalle que va se cristalliser l'histoire de cette musique dans toute la première moitié du XXe siècle. C'est le quartier des musiciens : ils y passent, ils s'y écoutent et souvent ils y vivent. Les premiers clubs de jazz vont s'y installer durablement, soutenus par des personnalités fortes, qui souvent ont apporté le jazz de leur Amérique natale.

Pourtant Joe Zelli est italien. Après avoir été serveur, il a monté avant la guerre un club à New York, puis un autre, L'Oasis, à Londres. Mais c'est Paris qui bouge dans les années 20. Il ouvre un cabaret rue Caumartin, puis le Royal Box, rue Fontaine. Des miroirs aux murs, un balcon qui surplombe la scène pour faire comme en Amérique, un décor vaguement mauresque car l'exotisme commence à être à la mode... Il ne manque plus qu'un orchestre de jazz pour que le Royal Box attire un public en quête de jamais vu : ce sera le Zig Zag band.

Harlem in Paris

Et le batteur du Zig Zag band retient l'attention de Joe Zelli. Il faut dire qu'il n'est pas banal : Eugène Bullard, d'origine martiniquaise par son père, indienne Creek par sa mère, a mené une vie de picaro aventureux : jockey, boxeur, cible vivante dans un cirque, il arrive à Paris avant le début de la Première Guerre, s'engage dans la Légion étrangère en octobre 1914, puis devient l'un des premiers pilotes noirs de l'armée française. On le retrouve batteur de jazz dans les années 20, grâce aux conseils de Louis Mitchell, qui joue au Casino de Paris et en un tournemain, le voilà au Zig Zag band. Sa verve et son autorité convainquent Joe Zelli d'en faire l'animateur du cabaret. Il apprend le métier à la

Eugène Bullard, batteur du Zig Zag band et pilote de l'armée française.



DR

six quatre deux, et monte à son tour son propre club, Le Grand Duc, rue Pigalle.

La chaîne continue de s'étendre lorsque Gene Bullard engage Florence Jones. Cette jeune chanteuse noire a décidé de quitter les Etats-Unis puisqu'on lui dit que le racisme est moins virulent en Europe et surtout à Paris. Elle y rencontre le succès, puis accepte de se faire débaucher par Louis Mitchell qui a monté son cabaret et le nomme d'après son artiste vedette : Chez Florence devient le club à la mode !

Une autre figure éclatante de ce qu'on commence à nommer Harlem in Paris est Bricktop !

La légende veut que ce soit le mari de Florence, le pianiste Palmer Jones, qui lui ait suggéré de quitter l'Amérique en 1924 : elle pourrait remplacer Florence au Grand Duc. Ada Smith est une colored girl comme on dit à l'époque ; mais elle a la peau claire et sa chevelure tire sur le roux, d'où son nom de scène : Bricktop, c'est plus ou moins Poil de carotte. Elle arrive à Montmartre avec un beau palmarès : cette reine du charleston a chanté et dansé avec les Washingtonians, l'un des premiers orchestres de Duke Ellington, et monté un trio féminin à Chicago. Mais c'est son succès montmartrois qui

lui vaut le poème que T.S Eliott lui dédie.

Qui trouve-t-on dans ce petit Harlem ? Beaucoup d'Américains, chez les musiciens comme chez les spectateurs. Des artistes et des intellectuels : Hemingway le romancier, Cole Porter le prolifique compositeur de chansons, Langston Hughes le poète, les époux Fitzgerald et des Français bien sûr, Michel Leiris en tête. Mais également le duc de Windsor, le roi Carol de Roumanie, Alphonse XIII d'Espagne... Le quartier est aussi lancé grâce au Gotha qui s'amuse et il est de bon ton de chercher des frissons dans des lieux qui gardent une réputation interlope.

Une réputation qui n'est pas totalement usurpée. Beaucoup de musiciens, français ou américains qui animent ce premier jazz à Paris vivent de peu dans ce voisinage et cette bohème est souvent mouvementée. Le « milieu » est au centre de bien des trafics et les musiciens ne sont pas tous des enfants de chœur. Ecoutez Sidney Bechet :

« *De même qu'à New York, il y avait la Prohibition, de même à Montmartre, il y avait les mauvais garçons, des durs qui ne pensaient qu'à faire leur racket. Presque tout le monde portait un revolver dans sa poche (...) Mike entre après moi (chez Florence) et me dit "Mon ami veut te voir..." Je connaissais la chanson : les musiciens du Nord et leurs rodomontades ! Ils sont comme jaloux de ceux du Sud ! "Mon ami n'aimera pas ça !" et il sort son flingue et tire deux balles sur moi. Moi de mon côté, je tire le mien - il ne m'avait pas touché - et ma première balle lui rase le front. Alors Glover entend les coups de feu, il sort en courant et l'une de mes balles l'atteint à la jambe, une autre atteint une jeune femme qui était avec lui, et une autre*

ricoché contre un bec de gaz et blesse une dame française qui allait au travail ! » (Sidney Bechet, *La musique, c'est ma vie*, éd. La Table ronde, trad. Maurice et Yvonne Cullaz).

Sidney Bechet, qui n'en est pas à son premier coup de feu, se donne le rôle de l'innocent, mais le quartier est chaud : Léo Vauchan, l'un des premiers musiciens français à s'intéresser sérieusement au jazz habite « *l'hôtel Victor Massé où demeuraient de nombreuses entraîneuses. Presque tous les soirs, nous retrouvions des filles qui poussaient à la consommation du champagne avec les clients...* » Même si la légende s'installe facilement, le jazz fleurit dans un authentique quartier de plaisir. Et cela dure : Dizzy Gillespie, au soir de sa vie, se rappelait avec malice sa première visite à Paris en 1937, et le succès que lui valaient ses largesses auprès des jeunes filles. Il avait le pour-boire facile (*I tipped very generously...*).

Quartier des plaisirs

Le bas Montmartre est donc jusqu'après la Libération, l'endroit où les musiciens se croisent. Chez Bricktop, Louis Armstrong fait le bœuf avec Django Reinhardt (qui habite avenue Frochot et a lui-même brièvement ouvert un club, La Roulotte, rue Pigalle), devant Stéphane Grappelli émerveillé qui, à l'époque, tient... le piano. Rue Chaptal, juste un peu plus bas s'installe le Hot Club de France, lieu de concerts, d'écoute de disques et siège de la revue Jazz Hot née en 1935.

Le jazz a-t-il déserté ce quartier après la guerre ? Pas tout de suite et pas totalement, mais l'âge d'or était passé et le mythe s'effilochea peu à peu. Pourtant il a continué à y vivre, souvent brillamment. Dans les années 70, La Cigale, bien différent du lieu qu'on connaît aujourd'hui, était l'un des seuls endroits où

Django Reinhardt en 1946.



la musique était gratuite ou presque : l'entrée était libre, on n'y payait que les consommations et on y entendait par exemple, le vieux Benny Waters ou le jeune Alain Jean-Marie. En montant place du Tertre, on pouvait écouter, Chez Eugène l'excellent pianiste cubain Alfredo Rodriguez, parfois agacé par le peu d'attention que lui prêtaient les touristes et en face, au Clairon des chasseurs de superbes guitaristes manouches.

Et on n'aura garde d'oublier le Centre d'informations musicales (CIM), longtemps installé rue Doudeauville, fondé en 1975 par le journaliste et saxophoniste Alain Guerrini, l'une des principales écoles de jazz en France, d'où sont sortis des dizaines de musiciens aujourd'hui professionnels. ● YVAN AMAR

Yvan Amar, linguiste et journaliste, traite de culture francophone et de langue française sur RFI. Spécialiste de jazz à Radio France, longtemps sur France Culture, et maintenant à France Musique.



Autant en emporte le vent,
installation avec ventilateur
et vidéoprojecteur.

EXPO

ALAIN FLEISCHER : L'AVENTURE GÉNÉRALE

Le Centquatre présente la rétro-prospectrice d'un créateur aux multiples facettes.

Alain Fleischer invente des images. Ce photographe et cinéaste, directeur du Fresnoy-Studio national des arts contemporains depuis 1997, utilise aussi le son, l'installation, l'écriture... Son but, dans cette large rétrospective baptisée *L'Aventure générale* : nous faire découvrir les secrets « des visages, des corps, des objets, des animaux, des meubles, des jouets, des miroirs, des images, des voix, des sons, des projections, des lumières, des ombres, des machines, des leurres, des jeux, des reflets. » Son monde, en quelque sorte, un univers en évolution (et ce, au cours même de la durée de cette exposition), créé par un homme qui « ne veut renoncer à aucun désir, aucune curiosité, aucune interrogation concernant le monde humain et l'univers des formes ».

Voyage dans l'œuvre d'un artiste total

Et tout est bien là, dans les sept espaces que lui consacre le Centquatre. *Je ne suis qu'une image* occupe toute une salle

sous la forme d'une onde sonore incarnée dans une plume, l'épine dorsale d'un iguane, une arête de poisson, la dentition d'un crâne fossile. *Autoportraits sous le masque*, assemble des dizaines de visages moulés dans du papier aluminium. *Le voyage du brise-glace* projette sur les murs des fragments d'œuvres d'art bousculés au rythme d'un petit bateau qui navigue dans un bassin. Et

A la recherche de Stella fait revivre, par un mystérieux jeu de miroirs, les visages d'une centaine de femmes décédées dans les années 1930.

Bien sûr on ne saurait tout citer, mais ajoutons quand même *Le regard des morts*, étonnante installation forcément éphémère de portraits de soldats de la Première Guerre mondiale, tirages photos non fixés encore dans

leur bain, et qui continueront d'évoluer jusqu'à la fin de l'exposition.

Un univers à découvrir, centré sur une esthétique travaillée et l'exploration de multiples techniques, matériaux et disciplines. ● SANDRA MIGNOT

Jusqu'au 6 décembre, au Centquatre, 5 rue Curial, métro Marx Dormoy ou Riquet, du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h.

LE 18^E EN SCÈNES

Depuis bien longtemps le 18^e est une terre de tournages. Comme un album-souvenir, cette rubrique se propose de revenir sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LES RENDEZ-VOUS DE PARIS D'ERIC ROHMER (1995)

Ce film est une balade touristique en trois parties reliées par des intermèdes chantés accompagnés à l'accordéon.

Dans le deuxième sketch, *Les bancs de Paris*, une jeune fille (Aurore Rauscher) s'ennuie avec son amant. Elle se laisse courtiser par un prof de philo phraseur (Serge Renko) mais hésite à sauter le pas, lui donnant rendez-vous dans des parcs. Le fiancé s'absente. La demoiselle propose alors à son soupirant de passer la nuit à l'hôtel.

On retrouve le couple en train d'arpenter les allées du



cimetière de Montmartre. Ils badinent, échangent sur leurs monuments funéraires préférés. Elle s'accroche aux branches d'un arbre qui ombrage une stèle. Il lui reproche ce comportement peu respectueux ! Ils s'attardent devant la tombe de Steinlen. Là une écuelle pleine de croquettes attend les chats du quartier. La séquence suivante les montre descendant la rue de l'Abreuvoir avant de rejoindre la place Emile Goudeau. Ils cherchent l'entrée du Bateau-Lavoir. Il n'y

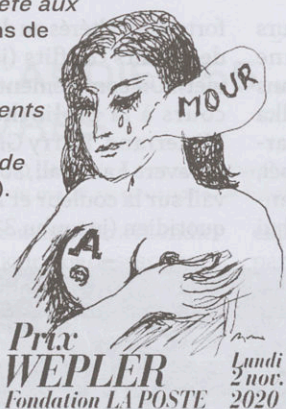
a plus qu'une vitrine qui rend hommage aux célèbres locataires de l'atelier. La jeune fille assure que ce sont des surréalistes. En bon prof, son compagnon la corrige. Mais non, c'étaient des cubistes ! Il est temps de regagner l'hôtel (le Timhôtel Montmartre). C'est alors qu'elle voit son fiancé en franchir le seuil avec une autre. Fin du marivaudage.

MONIQUE LOUBESKI

LITTÉRATURE

AU MENU
DU WEPLER

Pour sa 23^e édition, le Prix Wepler-Fondation La Poste et la Librairie des Abbesses ont sélectionné douze auteurs. Le Prix sera récompensé par 10 000 euros et la « mention spéciale » par 3 000 euros. En lice cette année : Lise Charles, *La Demoiselle à cœur ouvert* (P.O.L.) ; Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers* (Verdier), Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique* (La Peuplade), Christian Garcin, *Le Bon, la brute et le renard* (Actes Sud), Marius Jauffret, *Le Fumoir* (Editions Anne Carrière), Julia Kerninon, *Liv Maria* (L'Iconoclaste), Grégory Le Floch, *De Parcourir le monde et d'y rôder* (Christian Bourgois éditeur), Hervé Le Tellier, *L'Anomalie* (Gallimard), Fiston Mwanza Mujila, *La Danse du vilain* (Métaillé), Florence Seyvos, *Une Bête aux aguets* (Editions de l'Olivier), Muriel Pic, *Affranchissements* (Seuil), Jean Rolin, *Le Pont de Bezons* (P.O.L.). Palmarès annoncé le 2 novembre dans la célèbre brasserie de la place de Clichy. S.M.



THÉÂTRE

UNE FOLLE ET INCONVENANTE HISTOIRE,
ENGAGÉE ET NÉCESSAIRE

Les femmes, leur corps, leurs droits, leurs combats, leur sexualité, leur liberté : ce seule en scène ne manque pas d'ambition.

Une femme seule, en nuisette, un cercueil et un écran allumé sur lequel se lit la phrase suivante : « *Ce n'est pas parce qu'on ne parle pas des choses qu'elles n'existent pas* ». Puis la voix grave et sensuelle de la comédienne Diane Prost s'élève. Elle se confie à sa grand-mère décédée avec qui elle avait une relation profonde et complice, même si un énorme non-dit planait entre elles. Elle se propose de lui jouer l'histoire des femmes à travers le temps...

La moitié de l'humanité

La jeune femme est lesbienne, c'est son secret inavoué. Elle porte en elle le combat de toutes ces femmes, souvent réelles, parfois fictives, de la Préhistoire jusqu'à Adèle Haenel, en passant par Olympe de Gouges, les nonnes du Moyen-Âge, Simone de Beauvoir ou Rosa Bonheur. Ces figures qui se sont battues sans relâche pour que toutes les femmes aient leur juste place : celle de la moitié de l'humanité. Égalité des sexes. Tout simplement. Elle ne manque pas au passage d'égratigner la misogynie de nombreux « grands hommes ».

Malgré quelques longueurs et quelques problèmes de rythme, c'est tendre, original, engagé, léger, drôle, sensible, inspirant, instructif. La comédienne ose se



mettre à nu sans jamais être vulgaire ni outrancière. La projection de dessins animés en fond accompagne avec tendresse et humour le jeu de la comédienne. On sort avec la sensation que cette heure de classe à l'école des femmes nous a insufflé un élan de sororité nécessaire. ● SONIA IMBERT

La folle et inconvenante histoire des femmes, jusqu'au 3 janvier 2021, au Funambule Montmartre, du mercredi au samedi à 19h ou 21h, dimanche à 20h, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, 01 42 23 88 83, funambule-montmartre.com.

Attention : en raison des contraintes horaires, certaines représentations peuvent être annulées ou décalées, se renseigner auprès du théâtre.

PODCAST

SON ET LUMIÈRES SUR LA GOUTTE D'OR

Les Invincibles, un podcast sombre, sensible et réaliste qui prend racine dans ce quartier populaire.

Chacun ou chacune d'entre nous peut sûrement se définir par ses mécanismes de protection. Les Invincibles peut-être plus que les autres. C'est en allant à leur rencontre que nous avons pu y reconnaître l'écho de nos propres failles. » Ainsi est lancé chaque épisode du podcast créé par Benjamin Georjon et Arnaud Vernet, mis en ligne chaque dimanche depuis le 11 octobre. L'un a écrit les textes, l'autre les met en musique d'une manière étonnante, en se calant sur le rythme de la diction et le souffle du comédien.

Ensemble ils racontent le quartier, ses habitants et ses personnages, la misère, la drogue, la vente à la

sauvette, métro-boulot-dodo, le quotidien. Un travailleur social, une toxico, une adolescente stigmatisée pour son surpoids ou encore une femme battue figurent parmi les protagonistes de cette série évidemment romancée (même si des entretiens documentaires la complètent), imaginée à partir des rencontres de Benjamin dans le quartier. « *Le monsieur de la soupe populaire qui a construit sa capsule spatiale, il existe vraiment, le balayeur aussi, j'ai discuté avec lui dans la rue...* ». Tous ensemble, ils sont ces Invincibles, ces « autres » qui dérangent, résistent et font partie de la réalité. « *C'est ça qui nous obsède, l'Autre* », résume Arnaud Vernet.

Objet culturel poétique

Benjamin est à l'origine du projet. Comédien et coach de musique (il accompagne chanteurs et musiciens dans la mise en scène de leurs spec-

tacles), il habite la Goutte d'Or depuis une dizaine d'années. Mais il a découvert le quartier 23 ans plus tôt, à sa sortie du Cours Florent. Il était alors venu représenter, au Lavoir Moderne Parisien, une pièce de fin d'études avec quelques camarades. « *J'ai eu un choc, il y avait beaucoup plus de toxicos et de prostitution à l'époque. Venant d'une petite ville du sud de la France, je me suis dit que je n'habiterais jamais ici.* » Et puis, la vie et le prix des loyers ont modifié la trajectoire résidentielle. « *Et voilà que je me prends d'affection pour ce quartier et ses habitants, sa mixité folle, entre violence et entraide... C'est pour moi le dernier quartier populaire de Paris.* »

A l'auteur et au compositeur sont également venus s'ajouter un photographe, Svend Andersen et un dessinateur, Antonin Heck, dont le travail accompagne la diffusion de la série sur les réseaux sociaux,

Facebook et Instagram. Chacun contribue à sa façon à cet objet culturel numérique intrigant, autoproduit et poétique à découvrir par l'oreille, chaque week-end chez soi. ● S.M.

<https://bit.ly/lesinvinciblespodcast>, tous les dimanches, sur les plateformes de podcast.



Festival musical

UNIVERSITÉ POPULAIRE DE LA MUSIQUE

Du 2 au 17 décembre, Salle des fêtes de la mairie et Halle Pajol, mairie18.paris.fr, musique-jeunepublic.fr

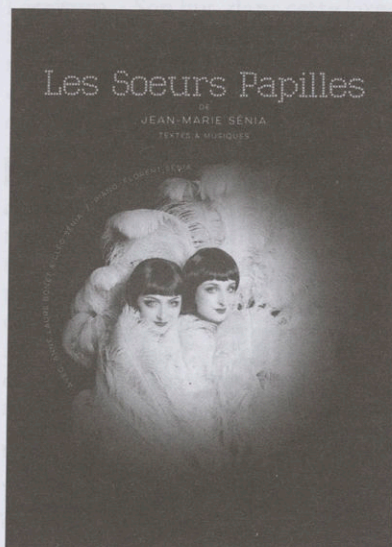
Pour sa sixième édition, l'Université populaire de la musique a pour thème «*Quand le jazz est là*». Neuf rendez-vous artistiques, en particulier une conférence sur l'arrivée du jazz à Pigalle et Montmartre (sujet de nos pages Histoire ce mois-ci !) (2 décembre, 18 h 30). Une journée est consacrée à Boris Vian avec *L'alphabet de Boris*, spectacle jeune public et *Le Petit Vian illustré* (9 décembre, 15 h et 19 h). Et le concert final avec le Big band des étudiants du Conservatoire national supérieur de musique de Paris (17 décembre, 19 h). A.K.

Chanson

LES SŒURS PAPILLES

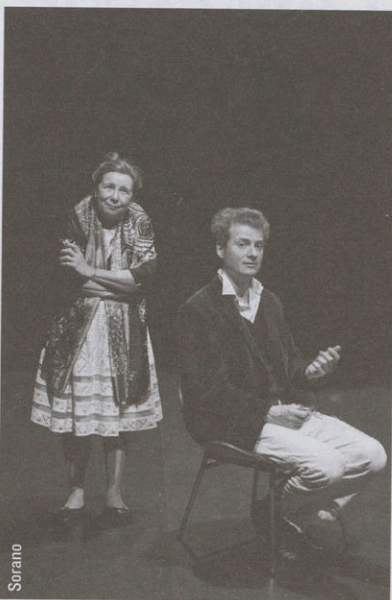
Les 12, 14, 15 novembre, à 19 h ou 15 h 30, au Lavoir Moderne Parisien, 35 rue Léon, métro Château Rouge, lavoirmoderneparisien.com

Un duo culotté, parfois coquin, parfois libertaire, voire surréaliste, a mis au point ce spectacle musical simplement accompagné d'un piano. Les Sœurs Papilles, Anne-Laure Bonet et Cléo Sénia, mélangent chanson, saynètes, poésie, chorégraphies dans des costumes extravagants et pour le moins, uniques. Paroles et musiques sont composées par Jean-Marie Sénia, qui les accompagne sur scène. Comme dans un rêve, les jumelles à la coupe garçonnette des années 1930 papillonnent d'aventure en aventure et traversent maintes péripéties pour finalement s'affranchir et se révéler : le spectacle prend alors des airs de voyage initiatique. S.M.



Théâtre

LORSQUE FRANÇOISE PARAÎT



Jusqu'au 20 décembre, Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt, jeudi et vendredi, 18 h 45, samedi, 15 h et 17 h, dimanche : 16 h, theatrelepic.com

A peine dévoilé lors des mises en capsules de 2019, voici enfin sur scène ce spectacle créé par Eric Bu. Trois interprètes, Sophie Forte, Christine Gagnepain et Stéphane Giletta, tentent de nous faire comprendre d'où venait Françoise Dolto et comment sa propre enfance apporte quelques éléments d'explication au parcours qui sera le sien : sa mère psychorigide, son ange gardien, ses intuitions géniales... Car la psychanalyste aujourd'hui mondialement connue a su très jeune qu'elle s'occuperait des enfants et de leur éducation. Un parcours aux origines étonnantes (quoi que...) à découvrir. S.M.

Bibliothèques

FESTIVAL NUMOK

Jusqu'au 21 novembre, dans les bibliothèques de la Goutte d'Or (2 rue Fleury), Jacqueline de Romilly (16 avenue de la porte Montmartre) et Vaclav Havel (26 esplanade Nathalie Sarraute), bibliotheques.paris.fr

Le Festival numérique des bibliothèques, Numok, qui devait se tenir au printemps a été reporté du 21 octobre au 21 novembre. Différents ateliers, conférences sont accessibles dans les bibliothèques du 18e. Par exemple, un atelier pour apprendre à fabriquer des circuits électriques avec des Lègos à Jacqueline de Romilly (7 novembre, 16 h). Une conférence-débat à la Goutte d'Or qui s'interroge sur les moyens et raisons pour échapper au traçage numérique (19 novembre, 18 h 30). Ou un atelier pour fabriquer son robot à Vaclav Havel (21 novembre, 14 h 30). Sans oublier, en clôture de festival, une balade

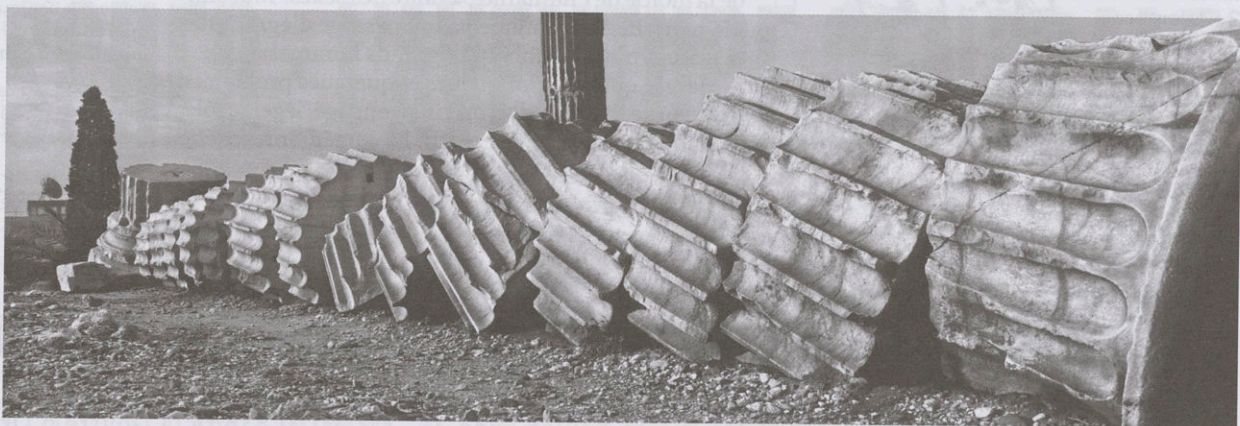
Expo

PHOTO DAYS

Du lundi au vendredi 10 h-13 h et 14 h-18 h, le samedi sur rdv, Magnum Gallery, 19 rue Hégésippe Moreau, métro Place de Clichy, 01 53 42 50 00.

Magnum photo accueille deux auteurs dans le cadre des Photo Days, une manifestation culturelle répartie dans trente lieux parisiens. Josef Koudelka expose son travail sur les ruines archéologiques (*photo*). Delphes, Pompéi, Pétra, Carthage et d'autres sites antiques, y compris des sites aujourd'hui

fortement altérés ou détruits en raison de récents conflits (jusqu'au 31 janvier). Un complément de son expo en cours à la Bibliothèque François Mitterrand. Harry Gruyaert montre, à travers Last Call, son étonnant travail sur la couleur et le graphisme du quotidien (jusqu'au 31 décembre) S.M.



Josef Koudelka / Magnum Photos

Portes ouvertes

ATELIERS D'ANVERS AUX ABBESSES

Vendredi 6 novembre de 18 h à 21 h, samedi 7 et dimanche 8 novembre de 11 h à 20 h. Exposition des Emiles et point d'accueil : Atelier 33 avenue Trudaine, anversauxabbesses.fr

Pour cette 25e année, 90 artistes plasticiens, peintres, sculpteurs, céramistes ou photographes, ouvrent les portes de leurs ateliers. «*La rencontre entre les artistes et le public est essentielle. Le besoin d'échanges, tout au long de ces trois journées est encore plus précieux en cette année trop virtuelle*», explique Frédéric Ardiét, président de l'association. Pour le concours des Emiles, les artistes ont créé un petit format

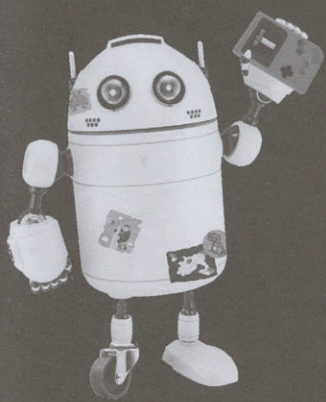
(18x24 cm en 2D et 18x24x9 en 3D) choisi par Jean-Luc Debève, lauréat 2019. Les créations seront exposées au point d'accueil et vendues 100 €. Un jury composé d'artistes et de personnalités du 18e élira l'Emile de l'année. La collection des Emiles lauréats depuis leur création en 2000, sera exposée pendant les portes ouvertes à la Galerie 3F, 58 rue des Trois Frères. A.K.

Cinéma

CINÉ-CLUB BO WIDERBERG

Du 1er novembre au 6 décembre au Louxor (dimanche à 10 h 45), 170 boulevard Magenta, métro Barbès-Rochechouart, 01 44 63 96 98, cinemalouxor.fr

Chef de file de la nouvelle vague suédoise, Bo Widerberg est l'auteur d'une œuvre audacieuse, sociale et sensuelle. Le Louxor lui consacre un ciné-club, animé par Fabienne Duszyński, enseignante à l'université de Lille et membre du comité de rédaction de la revue Vertigo. *Le Pêche suédois*, *Le Quartier du corbeau*, *Elvira Madigan*, *Adalen 31*, *Joe Hill*, *Un Flic sur le toit* raviront les amateurs de l'une des périodes les plus florissantes du cinéma suédois. A.K.



sonore également à Vaclav Havel (21 novembre, 14h). Les bibliothécaires et les usagers ont enregistré des sons dans les quartiers les entourant : portraits, témoignages, sons du quotidien sont organisés en cartes postales sonores signées par le compositeur Eddie Ladoire (Unendliche Studio) lors d'un parcours avec smartphone et écouteurs, guidés par des bibliothécaires. Réservation conseillée. S.M.

Expos

HENRI LANDIER 55 JOURS, 55 ŒUVRES

Du 5 novembre au 20 décembre à l'Atelier d'art Lepic, 1 rue Tourlaque, métro Abbesses ou Place de Clichy, du mardi au dimanche, 14 h à 19 h, 01 46 06 90 74, artlepic.org

Pendant le confinement, Henri Landier a partagé, chaque jour, une de ses œuvres avec ses collectionneurs, par facebook ou par mail. Ainsi, 55 œuvres ont été

Théâtre

ET MAINTENANT?

Jusqu'au 21 novembre à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses ou Blanche, du mercredi au samedi à 19 h (durée 1 h), 01 42 33 42 03, manufacturedesabbesses.com. Écrit (avec Gilles La Carbona) et interprété par Eirin Forsberg, mise en scène, Philippe Sollier.

Dix ans après avoir épousé un homme éperdument amoureux d'elle, une femme dépose plainte pour violences conjugales et finit par s'échapper. Comment en est-elle arrivée là ? Y avait-il des signaux qu'elle aurait dû voir ? Ou les avait-elle vus, en refusant d'en prendre compte ? ... C'est le parcours d'une combattante, où se mêlent les larmes de la défaite et les sourires de l'espoir, même peut-être quelques rires. « Mon témoignage peut se partager et permettre d'ouvrir des réflexions sur ce tabou que sont encore les violences conjugales » confie Eirin Forsberg. A.K.

expliquées puis commentées en retour par les amateurs : un poème, une pensée, un extrait de livre, une chanson, une photo ont ainsi enrichi cet éventail

du parcours atypique de l'artiste. Ce *Journal du confinement* qui illustre son travail depuis ses débuts en 1952 jusqu'au thème de Maastricht en 2020 fait aussi l'objet du quinzième ouvrage consacré à Henri Landier.

Et aussi, jusqu'au 3 janvier prochain : le musée de la Grande Guerre de Meaux présente l'exposition *Requiem pour les Barthélémy*, la grande fresque composée par l'artiste en hommage aux soldats de la guerre de 14-18 et exposée l'an dernier à l'Atelier d'art Lepic. A.K.

"Jour 2"
La roulotte, huile
sur toile, 1953,
Henri Landier



ERRATUM

Toutes nos excuses à Gérald Briant, adjoint au Maire du 18e chargé de la remunicipalisation des cantines et des services publics, dont nous avons malencontreusement écorché le nom dans notre numéro 286. LA RÉDACTION

On nous écrit...

Manifeste pour une nuit blanche noire de monde

Imagine une fête on descend dans la rue
Il est vingt-et-une heures on ne se terre pas
Chacun son verre de vin sa cannette son jus
D'orange ou de bissap et on pose son cul
Sur les pavés le bitume une chaise un pliant
On garde ses distances, masqués comme il se doit
On se touche des yeux, on trinque avec la voix
C'est le grand bal très tranquille des indociles
Le bal des amoureux des énervés vivants
On chahute les impuissants qui nous gouvernent
Place de la Concorde République Belleville
Montmartre Canebière La Grand place de Lille
Place de Verdun Grenoble, place du Capitole
Place de la Comédie, Pré de la Foire à Saint Etienne
Place du Vieux Marché à Rouen, boulevards et venelles
Sans oublier la Place Bellecour à Lyon
Toutes les villes tapissées de joie de vivre
Et de têtue rébellion !
Il fait chaud dans les cœurs, on se couvre le corps
On allume des feux, des braséros, des photophores
C'est noir de monde imagine combien nous sommes
Qui pour verbaliser qui pour nous déloger ?
Imagine qu'on tienne ainsi jusqu'à six heures
Du matin d'un dimanche qui n'en finirait pas...
Jusqu'à ce qu'ils avalent leur ubuesque morgue !

MARC DELOUZE, 17 OCTOBRE 2020

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie - offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

ALICE, FEMME D'ACTION(S)

Montmartroise depuis toujours, socialement engagée et culturellement investie, Alice Bséréni est l'une des âmes du quartier.

Qui ne l'a pas croisée dans le quartier qu'elle arpente depuis de nombreuses années avec amour, Montmartre...? On ne la connaît pas forcément personnellement, mais sa silhouette est devenue familière : des cheveux courts d'un bel orange, son chien qui court librement, mais jamais très loin, ses tenues colorées et sa familiarité avec tous, aussi bien les peintres de la Butte massés sur le petit muret de la rue Gabrielle, le temps d'une bière, que l'épicier ou les voisins. Et même si Alice Bséréni a abandonné depuis peu, pour ses soixante-dix ans, la belle couleur de sa chevelure pour un blanc plus raisonnable, même si on s'étonne de l'absence de son compagnon à quatre pattes, dont on apprend au fil de la conversation qu'il est « parti », on sait qu'elle demeure l'une des âmes du quartier. Elle anime des ateliers d'écriture sur la mémoire de Montmartre, elle soutient le festival lyrique des Arènes, y participe même en temps qu'historienne du quartier, et invite de jeunes musiciennes à venir jouer sur sa terrasse qui domine Paris, en dépit de la grognerie de ses voisins. Car Alice est et a toujours été une femme d'action.

Assistante sociale à l'université

Alice, cela vient de sa mère, native de la Charente-Maritime, montée à Paris pour élever ses trois enfants et qui choisit pour y vivre le 18^e arrondissement où elle devient couturière... Bséréni, c'est le nom de la famille de son père, un Syrien trop vite parti, mais qui laisse en héritage à sa fille un tropisme pour le monde arabe.

Alice Bséréni a d'abord été assistante sociale dans une banlieue du nord de Paris, puis à l'université, particulièrement celle de Vincennes, où se pensent les utopies de l'après 68. Lorsque Vincennes ferme, elle se retrouve à l'université de Saint-Denis. Retour à la case départ, avec des années d'expériences en plus. Il en naîtra un livre *De Saint-Denis à Vincennes, la rançon des utopies*, publié chez L'Harmattan début 2020. 68 marque Alice : elle y découvre le MLE, le militantisme qui ne la quittera pas et qui suivra le fil de l'histoire. Avec la cause des femmes, un éternel combat, elle s'engage très vite dans l'arrondissement avec le groupe écologiste.

L'ancienne élue verte Danielle Fournier l'a croisée pour la première fois il y a plus de vingt ans : « Le monde militant écolo était petit et les gens se connaissaient. » Elle se souvient plus particulièrement de l'engagement très fort d'Alice en faveur des Irakiens à propos desquels on ne connaissait pas grand-chose avant la guerre. Son intérêt pour les autres, pour ceux qui ont besoin de solidarité, cette écoute qui sera la sienne pendant trente ans

au bureau du service social, elle la met en œuvre également au cours de voyages à but humanitaire en Palestine, puis en Irak. Elle témoigne à travers des articles de ce que vivent les gens et dont le monde ne parle pas (*Chroniques de Bagdad, la guerre qui n'avoue pas son nom*, et *Irak, le complot du silence* chez L'Harmattan).

Une plume féministe

Car Alice écrit, depuis toujours. Elle a à cœur de croiser les vies singulières avec les problématiques de notre monde contemporain. Elle décide cependant de peaufiner sa plume en participant aux premiers ateliers d'Elisabeth Bing, féministe

Pendant le confinement, l'écriture continue, virtuellement, puis dès le déconfinement, Alice invite toutes les plumes sur sa terrasse, face à Paris. On y écrit mais on y joue aussi de la musique, avec Valentina Gasparini, jeune violoniste habitant elle aussi l'arrondissement.

Décidément, Alice anime le « village » de sa jeunesse ! Après la rue des Trois Frères de son adolescence, elle s'est installée rue Garraud, puis rue Berthe pour se poser enfin rue Gabrielle il y a dix-huit ans. C'est dire si elle connaît son quartier et en possède la mémoire, une mémoire souvent nostalgique quand elle n'est pas en colère, comme elle le raconte dans certaines de ses chroniques : « Je me souviens des odeurs qui ont disparu, celles du poulet grillé, des marchandes des quatre saisons de la rue Lepic, du serrurier... Les boutiques de virtualité remplacent les magasins de proximité, le quartier se déshumanise. » Evidemment, elle y a croisé ceux qui ont fait à leur façon le cachet de ces rues : « Jean Marais, je le voyais à la boulangerie du coin. Je me souviens de Dalida remontant la rue Lepic aux bras de son compagnon, il y avait un mélange naturel des gens, avec simplicité. »

Toute une vie à Montmartre

Mais comme elle le dit, celui qui lui a « restitué son quartier », c'est Quodsi, un magnifique berger de Canaan, qu'elle a ramené de Jérusalem en 2001. Il lui a « appris à regarder le monde autrement ». Pendant dix-huit ans, leurs sorties quotidiennes lui ont fait connaître en profondeur l'endroit où elle habitait, ses espaces secrets, ses recoins, ses habitants. Elles lui ont fait croiser les jardiniers de la Ville, lui ont permis de penser son engagement auprès des Verts. C'est ainsi qu'elle a participé à l'installation des ruches rue Gabrielle, à la végétalisation de la ville... Alice milite pour « un plaidoyer du chien en ville ».

Et militer n'est pas un mot vain pour Alice Bséréni, activiste dans l'âme. « C'est la personne engagée dans tout ce qu'elle fait », ajoute Danielle Fournier, pas seulement en politique, mais aussi dans la transmission, la création. Elle va toujours de l'avant. » L'ancienne élue raconte d'ailleurs à ce sujet une anecdote récente : « Je l'ai croisée à Montmartre pendant le confinement, elle faisait sa sortie autorisée quotidienne. Elle marchait avec ses deux bâtons avec une telle ardeur et une telle fougue que je n'ai pas osé l'arrêter pour la saluer ! » Une fougue qu'Alice met volontiers à présent au service de la culture : « C'est la culture qui va nous sauver... » Tel est le leitmotiv d'Alice, Alice dans sa ville, qu'elle traverse toujours avec cette passion vitale qui ne baisse pas la garde. ●

DOMINIQUE BOUTEL



Jean-Claude N'Diaye

Alice, c'est la personne engagée dans tout ce qu'elle fait.

engagée rencontrée en 68 et l'une des fondatrices dans les années 80 des premiers ateliers d'écriture. Puis à son tour, elle lance ses propres ateliers, dont le dernier concerne la mémoire de Montmartre. Nicole Desjardins, comédienne et metteuse en scène, elle-même habitante du 18^e, y participe depuis le début : « Sur le plan humain, Alice est charismatique, enthousiaste, généreuse. Elle fait vraiment des retours pertinents, elle est à l'écoute. Elle vient avec des thèmes, très stimulants pour écrire, une fois un chemin virtuel dans Montmartre, une autre fois elle propose d'écrire à la façon d'Hemingway en choisissant un bistrot. Pendant le confinement, ce que l'on voyait depuis sa fenêtre... ». Les premiers rendez-vous ont lieu rue Androuet, dans les locaux de « Montmartre Addict », une association imaginée par Karine, inconditionnelle de culture, qui s'engage pour faire connaître le quartier et ses ressources.